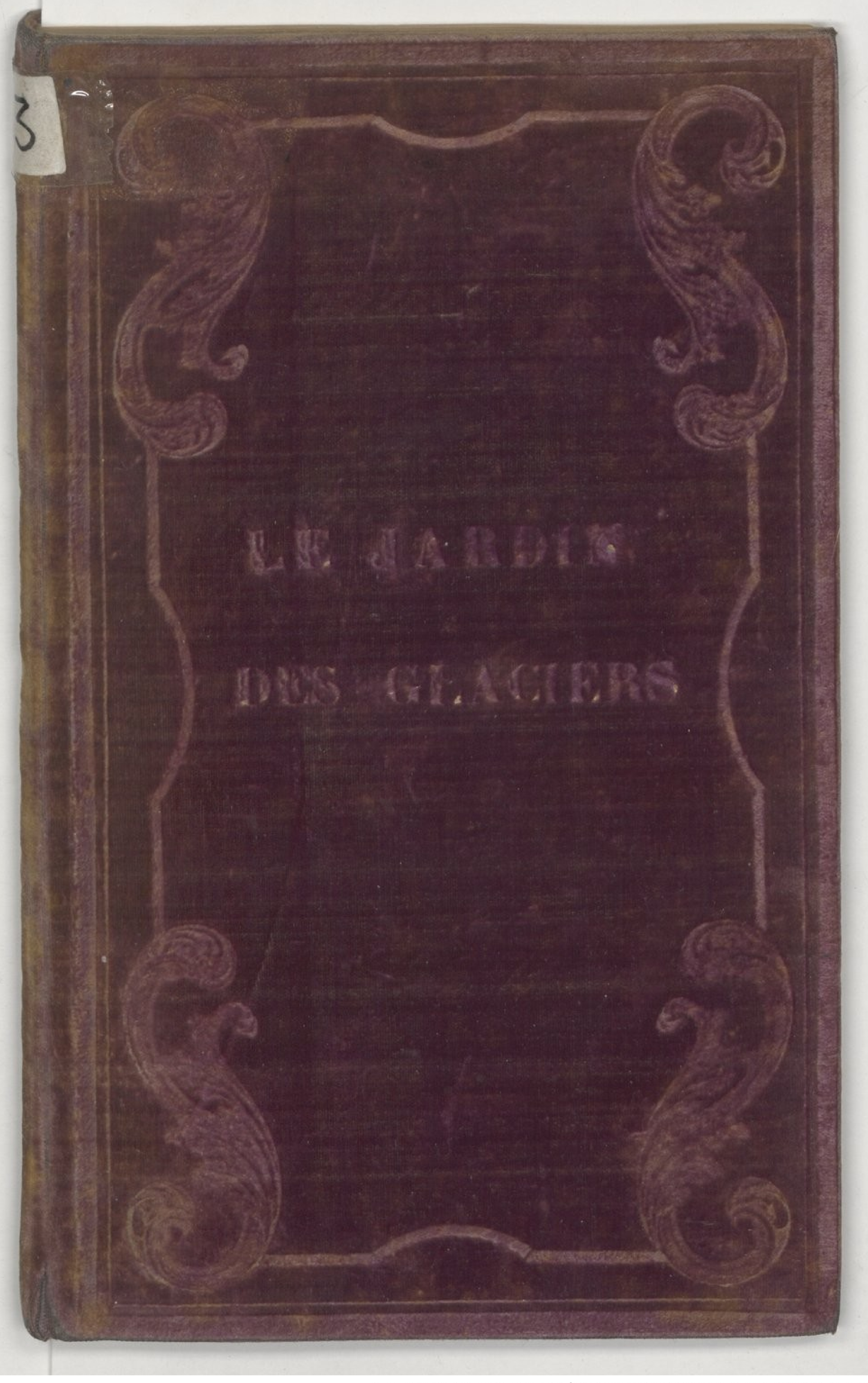
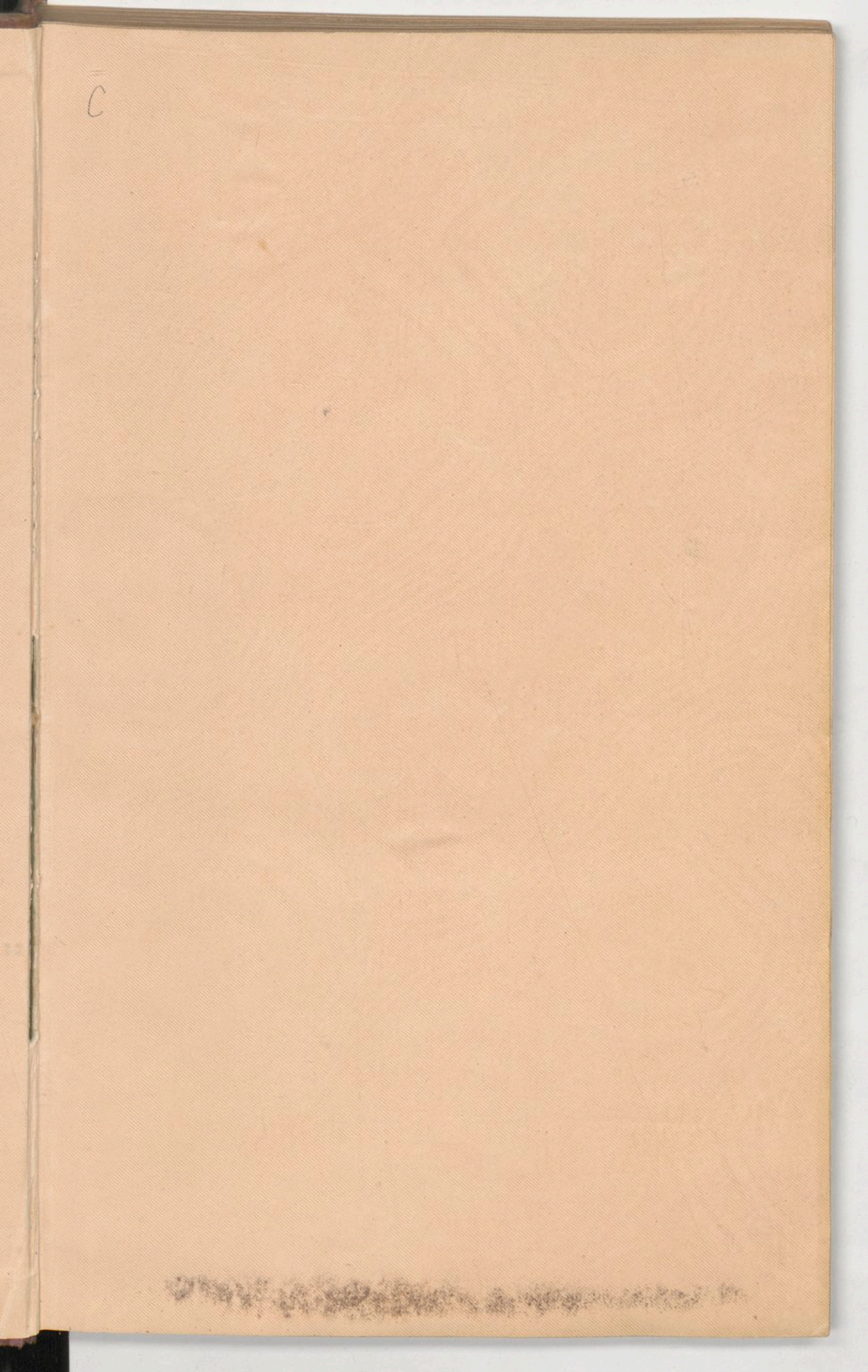
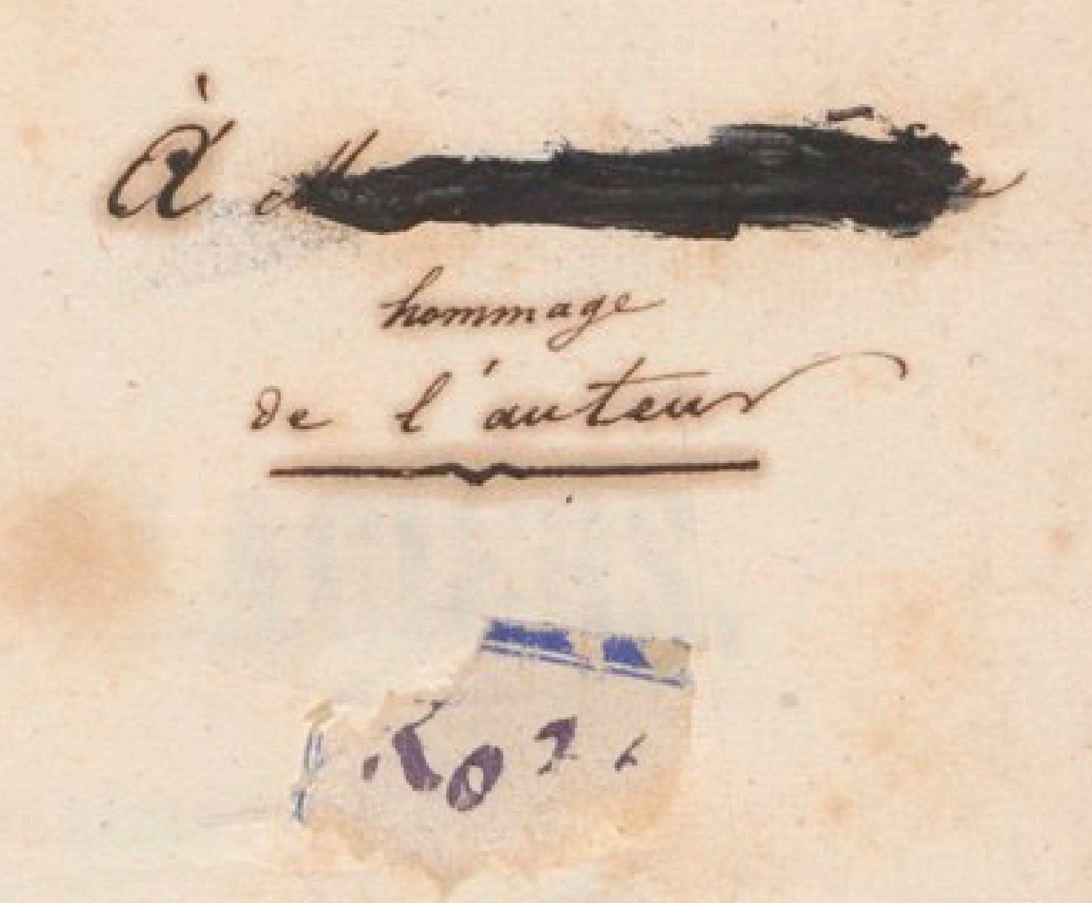


Le jardin des glaciers. Premières fleurs. Fleurs de foi : poésies

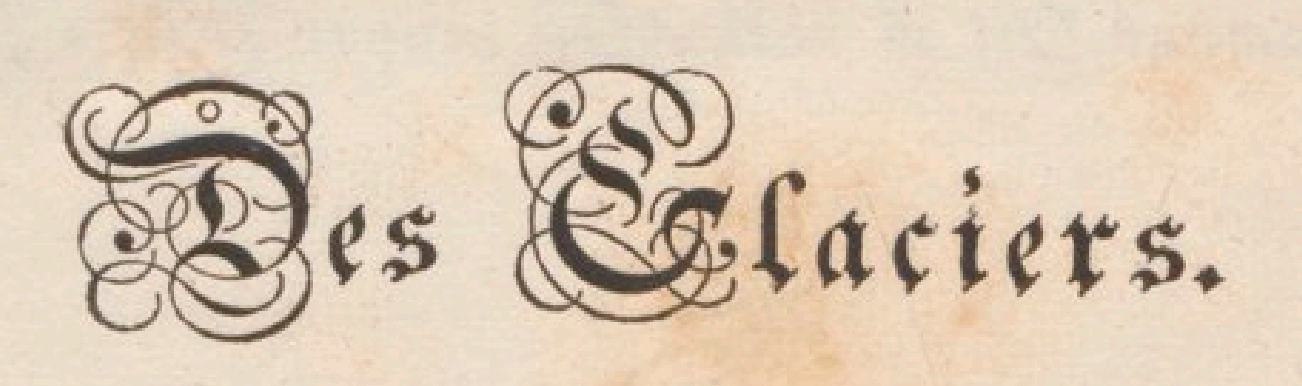



LE JARDIN
DES GLACIERS





LE JARDIN



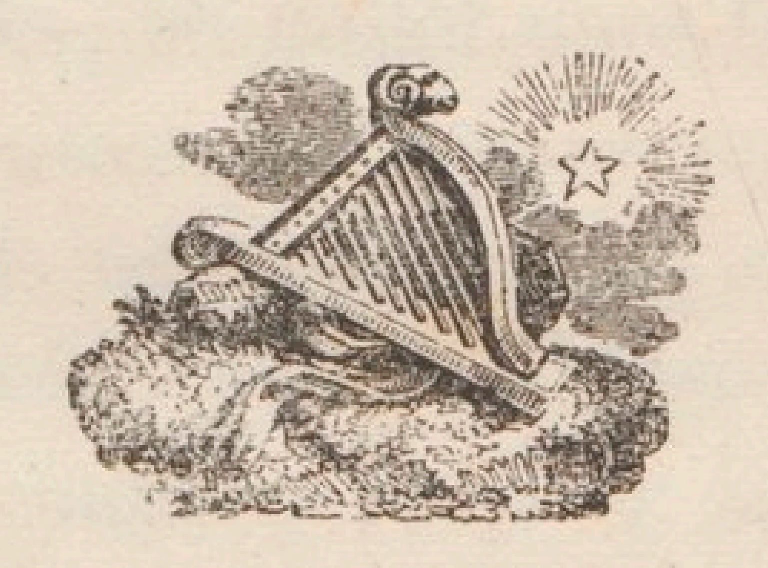
LE
JARDIN DES GLACIERS,

PREMIÈRES FLEURS.

FLEURS DE FOI,

PAR

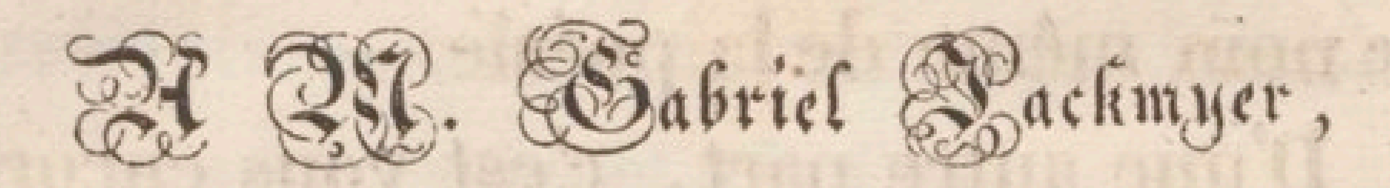
Le Marquis Gaston de Chaumont.



CHAMBÉRY,
CHEZ PERRIN, LIBRAIRE, RUE DES PORTIQUES.

1844

LETTRE



POUVANT SERVIR

DE PRÉFACE A TOUTES LES ŒUVRES POÉTIQUES DE L'AUTEUR.



Mon cher Ami,

C'est dans nos longues courses de vacances, où tantôt nous franchissions les montagnes Savoisiennes avec l'ardeur de nos quinze ans, et où tantôt assis près de quelque torrent sauvage, nous écoutions soupirer la brise dans les arbres; c'est dans nos promenades pleines de confiants épanchements ou de muettes rêveries, que le premier germe poétique s'est développé en mon sein. Déjà, quoiqu'enfants, nous pressentions une langue sacrée, déjà nous

étions poètes par le cœur sans savoir le nom même de la poésie.—

D'une autre part, c'est vous encore qui aujourd'hui m'avez forcé, pour ainsi dire, à sortir du carton où ils dormaient enfermés, quelques-uns de ces fragments; il est donc bien juste que je vienne faire peser un peu sur vous la responsabilité de leur publication.

Votre indulgente amitié s'efforce en vain de me rassurer en me disant que quelques-unes de ces productions écloses entre quinze et vingt ans ont un certain parfum comme les fleurs montagneuses du pays qui les a vues naître; hélas! je crains bien en premier lieu que votre attachement pour l'auteur ne vous permette pas de juger la question avec impartialité; puis, je vous le demanderai, qui donc lit encore des vers?....

Nous ne sommes plus au temps où chaque poésie nouvelle faisait une certaine sensation, où l'on discutait la va-

leur d'un ouvrage, où il amenait des dissertations plus ou moins ingénieuses dans les *ruelles* et à la Cour.

Maintenant, le livre le plus favorisé, étalé sans qu'on ait pris la peine de le lire, orné d'une couverture plus ou moins élégante sur une console de salon, entre un magot chinois et une revue pittoresque, devient *meuble de maison*. Le visiteur ou la visiteuse que l'on fait attendre le feuilletent parfois négligemment, et le referment bientôt en murmurant : des vers.... *cela endort !*

Hélas! il faut l'avouer, nous avons trop souvent justifié ce dédain en donnant des livres où l'absence totale de pensées avait cru pouvoir être remplacée par des rimes riches et des mots sonores. De nos jours, le *vêtement* de la poésie a étouffé la poésie elle-même; heureusement semblable au phénix ne s'envole-t-elle que pour reparaître tôt ou tard sous quelque forme rajeunie....

Puis, ce n'est pas seulement des vers

que l'on fait peu de cas, que pense le monde en général du poète?

Cherchez, mon cher ami, si vous le pouvez, un plus ineffaçable ridicule que celui d'avoir *commis* un livre de poésies?

Pour les uns, le poète est nécessairement un homme incapable de s'occuper sérieusement des choses sérieuses de la vie; les choses sérieuses de la vie! quel accouplement de mots si l'on considère ce que nous entendons ordinairement par là; mais passons... D'autres les considèrent au contraire, comme un géomètre qui ne fait que poser des rimes au bout d'un nombre mesuré de syllabes et consacre *quelques heures* au moins par semaine à ce travail. Sans doute on peut, de cette manière, *aligner* froidement quelques pensées communes; mais il y manquera ce noble élan, ce désordre même qui en est la plus touchante beauté.

Non, non, le poète, vous le savez

bien, vous qui avez une âme de poète, — ne s'assied point devant son pupitre à *un moment convenu* de la journée, avec de l'encre rose, du papier satiné et des plumes de première qualité à sa disposition.

La poésie, de même que l'enthousiasme, est complétement involontaire.

Je ne me suis jamais mis, je crois, de *propos délibéré*, à composer des vers.

Mais à quoi employer un jour de brouillard où l'on est seul et où l'on sent d'instants en instants, la tristesse vous monter au cœur?... A quoi consacrer une nuit d'insomnie où le sang enflammé bat avec violence dans vos artères?... Comment épancher tour-à-tour ces joies, ces douleurs qu'on ne confie à personne?... Comment traduire son admiration à la vue d'une nature grandiose qui vous frappe pour la première fois?... En ces circonstances et en mille autres diverses, le flot de pensées qui gronde dans le cerveau, déborde en

poésies ardentes, graves ou mélancoliques et l'on est soulagé!

Parfois, au milieu d'une chasse dans les forêts, fatigué, j'appelais mon chien, et m'asseyant au pied d'un arbre, je prenais un morceau du papier destiné à comprimer le plomb et la poudre, et cherchant un crayon souvent à moitié ébréché, les pages que j'écrivais ainsi le front battu par le vent, étaient peut-être les moins médiocres!

Non, le poète *ne s'occupe pas* à faire des vers; souvent pendant des mois entiers son imagination peut même sembler engourdie; mais certaines influences ont-elles amené en son sein la vibration nerveuse nécessaire au jet poétique, il exhale en un instant sans le plus léger effort, des torrents d'harmonie.

Ainsi, dans ces contrées heureuses que l'oranger tapisse d'un réseau parfumé, s'il s'élève une brise un peu forte, elle fait vibrer ses branches,

les pays voisins même en aspirent la tiède odeur, et quand le calme est revenu, on trouve le sol jonché de fleurs odorantes et de fruits d'or.

Voilà l'image de l'inspiration !

Faire de la poésie *de propos délibéré*, c'est un travail fatigant, presque toujours infructueux, et que je n'ai jamais pu comprendre.

La poésie prend à peine la millième partie de l'existence : c'est une crise ; elle est d'autant plus courte qu'elle est plus violente ; c'est l'éclair qui le soir découvre un instant les champs du ciel et les replonge soudain dans la nuit.

Mais la plupart des hommes savent-ils ces choses et ne regardent-ils pas comme un pénible métier ce qui est un besoin, un épanchement irrésistible et salutaire ?...

Puis, disent encore quelques-uns : que prouve la poésie ? A quoi sert la poésie ? — Ah ! ce n'est pas à moi à la

défendre; les siècles sont là pour répondre de leur voix solennelle! La poésie, expression la plus élevée de l'homme, est ancienne comme le monde et durera tant que le cœur de l'homme pourra ressentir la joie, la tristesse l'admiration ou l'espoir!

C'est ce langage qui faisant pour ainsi dire les mot vivants et les images présentes, commence à flatter notre oreille par son exquise harmonie pour arriver plus facilement à notre cœur.

Que prouve la poésie? rien sans doute qui concerne le positif de la vie matérielle; mais que prouve la musique?... Et cependant, comme la poésie elle fût de tous les temps et de tous les lieux : Homère, aveugle, chantait de bourgade en bourgade les vers qu'il avait composés!

Ne voilà-t-il pas, mon cher ami, les réflexions que bien souvent nous fîmes ensemble? Mais le monde les fera-t-il? voudra-t-il admettre ces émotions in-

dicibles qui ressemblent en rien aux émotions de salon?

Ne dira-t-il point : que m'importent à moi les mille impressions d'un jeune homme?

C'est ce qui m'a fait hésiter longtemps, je vous l'avoue, avant de livrer à la publicité ces quelques morceaux. Si je m'y suis enfin déterminé, mon cher ami, voici mon motif : depuis deux ans bientôt, des causes morales que vous n'ignorez point, ont exercé sur ma santé une influence si funeste qu'elle me laisse bien peu d'espoir de pouvoir de longtemps, peut-être, servir mon pays par la vie d'action. — Eh! bien, du fond de ma solitude précoce, du moins jetterai-je de temps en temps quelques pensées pures et religieuses, pour que mes amis ne m'oublient point tout à fait; du moins aurai-je la consolation d'apporter à l'édifice social le modeste et imperceptible grain de sable qui entrera inaperçu dans sa composition : quel-

ques chants! Et hélas! quelques chants bien faibles, sans doute; car jamais, jamais ils n'ont été qu'un soulagement à quelqu'état plus ou moins maladif, et alors, vous le savez, la faiblesse du corps ne réagit que trop sur l'âme et permet à peine de coordonner ses idées.

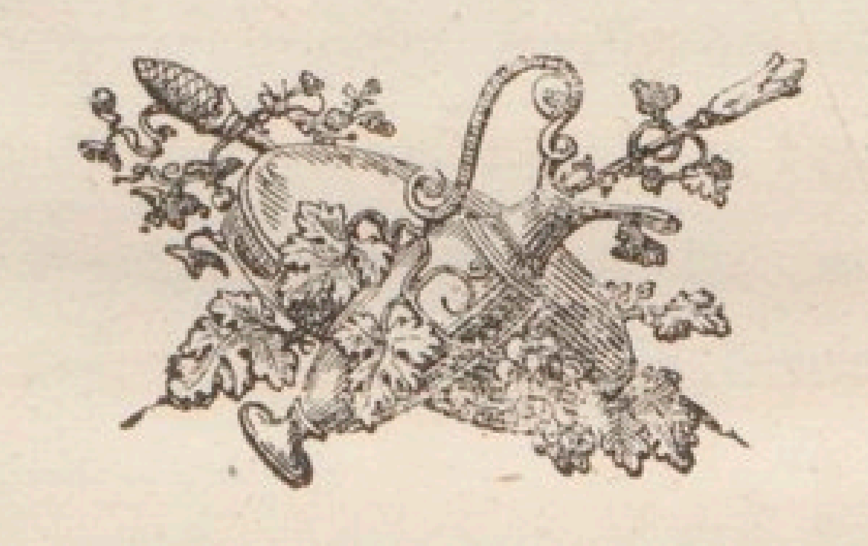
Du reste, je ne saurais y avoir attaché d'autre importance que celle de ravir quelques heures à des réflexions plus ou moins décourageantes; oublier de temps en temps la vie par quelque moyen inoffensif, n'est-ce pas la sagesse?

Certes, je n'ai jamais songé à écrire une seule ligne pour le monde; le vrai poète a plus besoin d'amitié que de gloire;... il aime exciter la sympathie plutôt que l'étonnement;... un seul sentiment qui aurait répondu à un de mes sentiments c'est assez!... Un pressement de main vaut à mes yeux mille palmes!

Si donc j'étais assez heureux pour

inspirer à quelques âmes rêveuses un peu de cet affectueux intérêt que je vous ai inspiré, pour faire vibrer à l'unisson du mien quelques cœurs qui pleurent, admirent, regrettent ou espèrent avec moi, oh! ce serait alors là ce que parfois je rêvai en silence, le plus doux, le seul triomphe que purent appeler mes vœux! — Adieu.

Décembre 1843.



inspirer à quelques âmes rêveuses un peu de cet affectueux intérêt que je vous ai inspiré, pour faire vibrer à l'unisson du mien quelques cœurs qui pleurent, admirent, s'éveillent ou espèrent avec moi, oh! ce serait alors là ce que parfois je rêvai en silence: le plus doux, le seul triomphe que purent appeler mes vœux! — Adieu.

Décembre [illegible]

PRÉFACE.

En me décidant à publier quelques fragments poétiques, je devais naturellement leur donner un titre, et je les ai appelés *Jardin des Glaciers*. Qui ne connait de vue ou au moins par récit ce jardin, gracieuse et verdoyante *oasis* perdue au milieu d'un *désert* de glaces? N'est-il pas la frappante image d'un cœur de poète ?

Je devais ensuite assigner un certain ordre à ces productions écloses en mille situations diverses de l'âme ; voici celui qui m'a semblé le plus logique :

Ce livre, très-incomplet du reste, n'est que la première phase du cœur humain que deux autres volumes viendront achever.

Ici, c'est la Foi qui domine ; ces poésies appartiennent à cet âge où l'on croit sans presque raisonner; on croit parce qu'on admire, parce qu'une voix intérieure vous dit qu'il est noble de croire. Le doute y est inconnu; les découragements n'y sont que passagers et encore ont-ils un caractère religieux; dans le bonheur, on bénit le ciel ; dans la souffrance, on exhale sa tristesse en saintes aspirations; en un mot, l'on a point pris racine à la terre; rien n'a fait surgir ces passions qui vous font concentrer l'univers dans un objet, et vous rendent, quoique moins heureux, plus attaché peut-être à la vie!

Dans le volume suivant (*Fleurs d'Amour*), le cœur commence à s'éveiller au souffle de mille sentiments inconnus qui le charment et le troublent à la fois. Le désir, d'abord pur et tendre, s'élance avec ardeur vers tout ce qui lui semble sympathique; puis ne pouvant être satisfait, il se matérialise peu à peu et n'est point satisfait d'avantage ; c'est une vaine poursuite d'une union intime et infinie avec tous les objets terrestres et inconstants.

Dans le troisième volume (*Fleurs d'Espérance*), le désenchantement augmente; on fait d'inutiles efforts pour ressaisir la félicité qui fuit devant vos pas. C'est d'abord un mélange de doute, de décou-

ragement, de blasphème ; fatigué de cet état de lutte et d'incertitude, on cherche à placer son bonheur dans un objet solide. Dégoûté du présent, on tourne ses regards vers l'avenir ; l'âme ballottée demande une conviction à tout prix ! Après bien des combats, elle revient enfin à une foi mêlée d'espoir, non plus à cette foi primitive, pleine de la pureté et de l'ignorance du premier âge, mais à une foi qui moins chaste et moins poétique peut-être, est nécessairement plus solide, étant fondée tout ensemble sur le raisonnement et le besoin.

Peut-être donc un jour, si Dieu daignait de son souffle leur prêter quelque vie, ces pages pourraient-elles retracer les développements successifs du cœur des enfants de ce siècle, développements souvent d'une incroyable précocité ! Combien les ont subis jeunes encore, et à un front sans ride joignent un cœur déjà mûr !

Ici se présente une question : à quoi attribuer cet état ?

Peut-être à une réaction trop violente.

L'esprit maniéré et le raisonnement sophistique tenaient la plus large place dans le siècle passé.

Les premières années du nôtre n'avaient point de littérature. Le cœur longtemps froissé au tumulte des révolutions et des combats, sentait un immense

besoin de se recueillir et de prendre sa revanche; aussi s'est-il jeté avec force dans les idéalités; mais la vie réelle a rarement pu le satisfaire et correspondre à ses désirs; il s'est nourri de rêves, et vainement il a entrepris de les réaliser.—De là ce découragement, cette mélancolie à peu près inconnus au dernier siècle où l'on était blasé pour avoir joui trop et trop tôt, mais où l'on avait du moins le calme dédaigneux et la molle insouciance de la satiété.

Longtemps, pour apaiser cette soif du cœur, le jeune homme s'agite, fait mille essais, trempe sa lèvre à toute chose. — Puis peu à peu les esprits les mieux disposés consentent à envisager sérieusement la vie réelle, et enfin à l'accepter telle qu'elle est; d'autres, tout en reconnaissant la vanité de leurs illusions, ne peuvent s'empêcher de les regretter un peu, et épanchent dans quelques chants le trop plein de leur âme.

Ainsi ai-je fait!

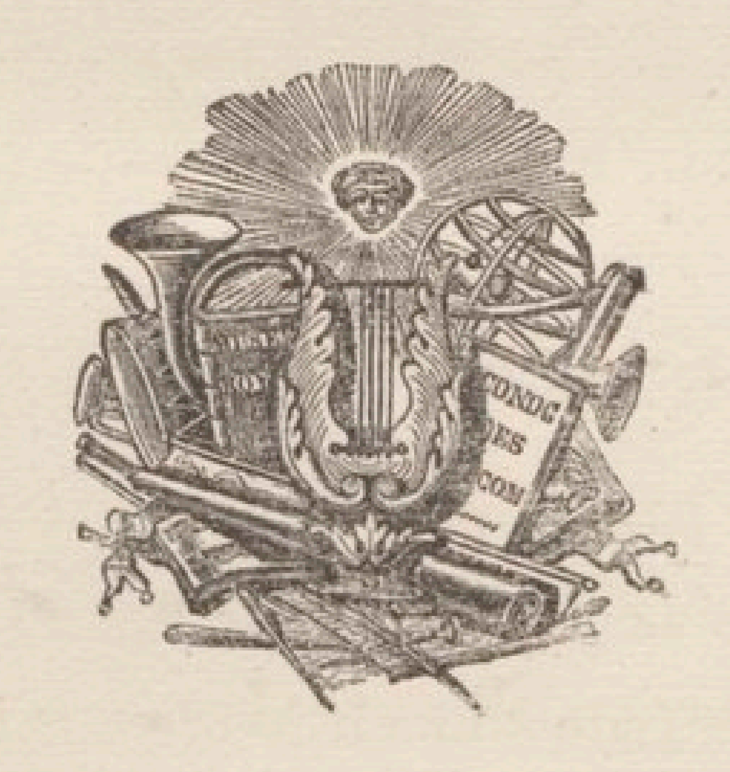
Aussi ces pages toujours l'expression d'un sentiment vrai, peut-être gagnent-elles en naturel ce qui leur manque bien souvent en correction.—Parfois j'ai pu employer des formes neuves pour mieux exprimer ma pensée; c'est le droit du poète: le champ

de l'idéal est à lui ; tout livre doit être un progrès, si léger soit-il : tout livre doit agrandir l'horizon littéraire, sinon par le fond, du moins par la forme ; seulement dans son vol capricieux doit-on emprunter les ailes du bon goût.

Puissé-je m'en être servi pour fuir ce *vague*, écueil de notre littérature moderne, ainsi que cette profusion de termes barbares et antipoétiques que quelques-uns ont cru devoir employer sous le prétexte d'être pittoresques et énergiques.

Puissé-je ne m'être jamais écarté du grand but de l'art : l'aspiration vers ce qui est beau et éternel !

Puissé-je enfin ne m'être point rendu trop indigne de l'indulgence que quelques personnes dont le jugement m'est précieux, n'ont cessé de témoigner aux faibles essais d'un jeune homme !



HOMMAGE A DIEU.

Oui, quoiqu'il se rencontre en cette symphonie
Des tons et des rythmes divers,
Le Seigneur, je l'espère, en sera l'harmonie
Comme il l'est de tout l'univers.

A. B.

HOMMAGE A DIEU.

ODE.

Toi qui trônes inaccessible
A nos impurs et faibles yeux ;
Etre qui ne te rends visible
Qu'aux chastes habitants des cieux ;

Du haut des splendeurs où tu règnes

Cependant, quelquefois tu daignes

Vers notre fange t'abaissant,

Visiter l'âme solitaire

Et la ravir de cette terre

Jusqu'à ton trône éblouissant !

❂

Ah ! l'homme à qui tu te révèles,

Vers toi lorsqu'il veut s'élancer

N'a pas besoin d'humaines ailes,

Sa seule aile, c'est son penser ;

Il sait écouter ta voix pure ;

Dans les secrets de la nature

Ta main pas à pas le conduit;

Et dans son ineffable extase

Il voit ton rayon qui l'embrase

Où l'œil vulgaire voit la nuit!

✿

C'est tantôt au sein du nuage

Que plongeant un regard lointain

Je crois découvrir ton image,

Tantôt dans les feux du matin;

En tout objet je te contemple,

Pour moi la nature est un temple,

Je lis ton Nom dans l'univers;

Et lorsqu'à ce Nom magnifique

XXIV

Je veux bégayer un cantique,

Chaque bégaîment est un vers!

۞

Des vers! hélas faibles paroles

Pour exprimer ce que je sens!

Mais sur la terre quels symboles,

Mon Dieu ne seraient impuissants!

Il faudrait qu'un ange lui-même

Descendant du séjour suprême

Vint se poser auprès de moi,

Et dans un langage de flamme

Daignât dévoiler à mon âme

Ces mots qui volent jusqu'à toi!

Non je ne puis rien !... mais qu'importe ?...

Je veux chanter ! chanter encor !

Si ma voix n'est pas assez forte

La foi peut aider son essor ;

Oui, c'est elle qui sur ma lyre

Venant seconder mon délire,

Guidera ma tremblante main ;

Le faible insecte peut te plaire,

Et moi du fond de ma misère

Je ne chanterai pas en vain !

❂

A mes amis, à ma patrie

Si je consacre quelques chants ;

XXVI

Si quelque fleur jeune et flétrie

Réclame parfois mes accents;

Au fond d'une âme inconsolée

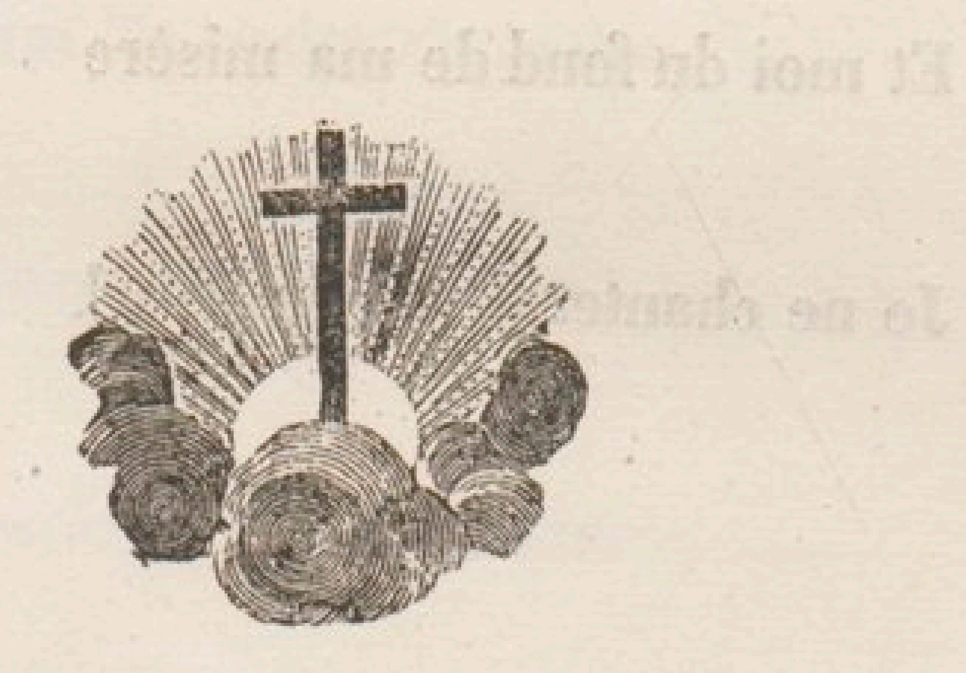
De quelque espérance envolée,

Si j'épands un peu de bonheur;

Celui qu'en tout je vois et chante,

Qui seul fait ma strophe éloquente:

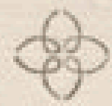
C'est toi... c'est toujours toi, Seigneur!



HOMMAGE A LA SAVOIE.

Hommage à la Savoie.

Salut, noble pays aux montagnes ardues,
Dont les sommets altiers s'élancent jusqu'aux nues,
Où le mont roi des monts, fier de sa majesté,
Voit mille voyageurs passant la terre et l'onde,
Accourir tous les ans, des quatre coins du monde
Rendre hommage à sa royauté !



XXX

Salut, noble pays à la belle nature,

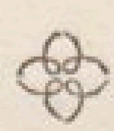
Où simples sont les mœurs, où l'existence est pure;

Où l'on est maintenant ce qu'on était jadis :

Oui, toutes les vertus de la ville exilées

Se retrouvent encor dans tes monts, tes vallées !

Honneur à toi, noble pays !



Ah ! si timide enfant, je sentais en mon âme

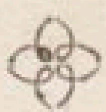
Ces enivrants transports, cette divine flamme

Qui sur un front élu vient parfois se poser,

Oui, je te chanterais, ô patrie adorée,

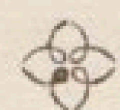
Et les vibrations de ma harpe inspirée

Te pourraient immortaliser.



XXXI

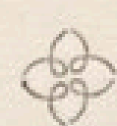
Sans doute quelquefois vers le soir il me semble
Dans ton vent qui gémit, dans ta feuille qui tremble
Trouver comme un écho de ce qui chante en moi;
De l'Inspiration est-ce la fraîche haleine?...
C'est à peine un accord, c'est un soupir à peine,
    Mais ce soupir... il est à toi!



Ne te dois-je pas tout?... Si j'ai quelque génie,
Si mon chant cadencé coule avec harmonie,
Si ma strophe est puissante ou mon vers gracieux;
Ah! ce n'est point le fruit de stériles études;
Rien ne peut inspirer comme tes solitudes,
    Rien n'exalte comme tes cieux!



C'est dans ton noble sein que l'âme du poète,
Cette âme si sensible et que l'homme rejette,
Peut trouver à nourrir sa contemplation ;
Livre majestueux, celui qui sait y lire
Sous ses doigts frémissants fait résonner sa lyre
Comme les harpes de Sion !



Tantôt, assis d'un mont sur l'effrayante crête,
Je livrais mes cheveux au vent de la tempête
Et suivais du regard les sillons de l'éclair ;
Tantôt, près du torrent couché dans la prairie,
J'aspirais à longs flots la pure poésie :
La poésie... est dans ton air !

XXXIII

En contemplant tes lacs, tes bois, tes hautes cîmes,

On sent vibrer en soi milles cordes sublimes,

Le sein respire mieux, le cœur devient plus grand:

D'un pouvoir infini tout présente l'image!

Poétique Savoie, accepte mon hommage:

Je suis fier d'être ton enfant!



HOMMAGE

A S. M. CHARLES-ALBERT,

Roi de Sardaigne.

HOMMAGE

A S. M. CHARLES-ALBERT,

ROI DE SARDAIGNE.



Glorieux souverain, ma muse est fière et libre;

Puis, je te sais trop grand pour oser te flatter:

Si donc tu vois ici sur ma harpe qui vibre

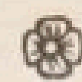
Des accords éclater;



C'est qu'à l'ambition ayant fermé mon âme,
Sans flatterie ou crainte en mon séjour obscur,
Je puis de mon génie alimenter la flamme
A l'amour le plus pur!



Oui, je me sens pour toi respect, amour sincère....
J'ai perdu, tu le sais, mon vieux père, ô mon roi;
Mais je connais ton cœur et c'est encor un père
Que je crois voir en toi.



. . . .

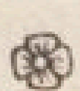
Avant de s'envoler aux voûtes éternelles,
Environné déjà des ombres de la mort,
Il me dit: « O mon fils, à ses mains paternelles
J'ai confié ton sort; »

XXXIX

« Car un jour de lui-même il daigna me promettre
« Que du haut de son trône il veillerait sur toi :
« Rempli de confiance en mon glorieux maître,
« Je m'endors sans effroi ! »



Et maintenant, hélas ! mon roi, plus d'une cause
Fait que de te bénir je dois me contenter ;
Mais à te servir mieux si mon destin s'oppose
Ah ! je puis te chanter !...



Je puis du moins, écho de ta noble Savoie
Te redire en mes vers ses vœux et son amour,
T'envoyer le récit de nos longs cris de joie,
De mon humble séjour !

Et t'exprimer surtout notre indicible envie

De te revoir bientôt, franchissant les grands monts,

Venir couler en paix quelques jours de ta vie

Parmi nous qui t'aimons!

❀

. . . .

A ton dernier séjour, j'étais bien jeune encore....

Je me rappelle : à peine avais-je atteint seize ans!...

Et déjà sur mon front je viens de voir éclore

Mon vingtième printemps!

❀

Jamais je n'oublîrai la royale manière

Dont tu m'as accueilli, ton exquise bonté,

Lorsque timide enfant à côté de mon père

Je te fus présenté.

❀

XLI

Puis, quand je visitai plus tard la Capitale,

Au milieu de ta Cour je te revis encor

Dans ces bals merveilleux où ta Noblesse étale

Les diamants et l'or!



Et là tu pratiquais le plus noble des rôles;

Partout autour de toi répandant le bonheur,

Tu daignas m'adresser de suaves paroles

Que je garde en mon cœur.



Que de fois je me plus au milieu d'une fête

A contempler ton front, ton front auguste et grand!

Je te voyais alors, rêveur, pencher la tête

Mélancoliquement.



C'est que ton esprit ferme et ta vaste pensée

Méditait, j'en suis sûr, les plus nobles projets;

De ton rêve constant ton âme était bercée:

Le bien de tes sujets!

❀

. . . .

Un jour, t'en souvient-il, dans la brumeuse automne,

Une flamme soudaine éclata dans Turin,

Et tous dormaient encor, quand tout à coup résonne

Le lugubre tocsin.

❀

Tu l'apprends: — croira-t-on, — notre bon roi s'écrie:

« Notre place est partout où le malheur attend;

« De quelque infortuné Nous sauverons la vie:

« Qu'on m'y mène à l'instant! »

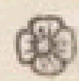
❀

Il va…., se mêle à tous et travailleur sublime

Réussit à calmer l'incendie en fureur;

Une poutre bondit!… il manque être victime

De sa royale ardeur!



O noble, ô digne cœur que l'on pût méconnaître,

Des magiques accords que n'ai-je le secret?..

Et la postérité dans vingt siècles peut-être

Aurait gardé ce trait!



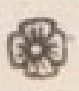
. . . .

Quand tu parcours Turin,… voilà le roi qui passe,

Se dit-on, et soudain tous les fronts sont contents;

Et tu souris à tous, saluant avec grâce

Tes plus humbles enfants!

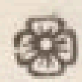


Nul garde à tes côtés n'annonce ta puissance,

Seul, au milieu de tous, tu sembles t'oublier...

Ah ! tu n'ignores pas que la reconnaissance

Est un sûr bouclier !



Mais que dirai-je encor?.. je le laisse à l'Histoire!...

Car tu mériterais à jamais un autel

Lorsqu'on ne citerait pour ton titre à la gloire

Que ton Code immortel !

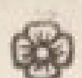


On ne sait pas flatter quand on est à mon âge ;

L'encens que je t'apporte est un sincère encens :

Pardonne à leur faiblesse en agréant l'hommage

De mes jeunes accents.



XLV

Mon cœur seul m'a dicté cette modeste offrande :

Si tu veux m'accorder quelque chose en retour,

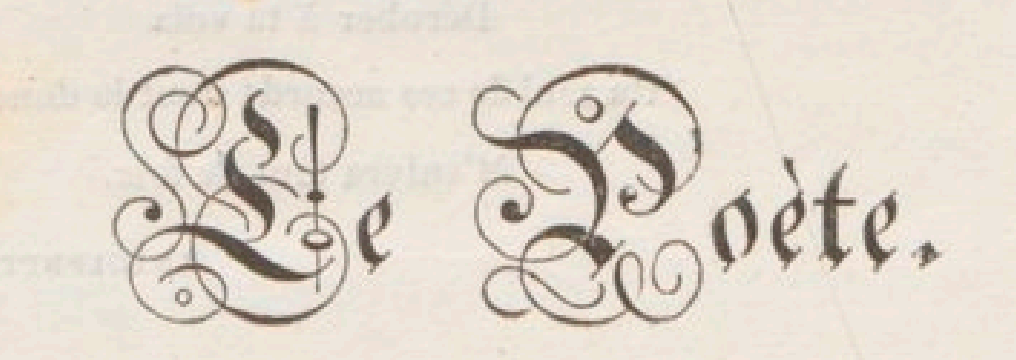
Pour unique faveur, mon roi, je te demande

De croire à mon amour !



LE JARDIN DES GLACIERS.

FLEURS DE FOI.



Le Poète.

Ah ! laisse-moi chanter, laisse-moi, saint génie,
Dérober à ta voix
Un seul de ces accords dont la douce magie
M'enivra tant de fois.

Antoinette QUARRÉ.

LE POÈTE.

Celui qui ne sait point en ravissants accords
Exhaler de son sein les magiques transports ;
Qui ne sentit jamais cette flamme secrète,
Rayon parti du ciel, feu sacré du poète ;
Qui, positif et froid, sut borner ses désirs
A la banalité des vulgaires plaisirs ;
Qui ne devina pas qu'on peut trouver des charmes
A la mélancolie et jusque dans les larmes,

Et qu'en ce monde où rien ne satisfait le cœur,
Rêver silencieux est le plus grand bonheur :
Ah ! qu'il se taise alors et dans son froid délire,
Qu'il ne prétende pas faire vibrer la lyre :
Ses efforts seraient vains : de l'instrument sans voix
La corde resterait muette entre ses doigts!

Le Poète!.. le barde!.. Oh c'est celui dont l'âme,
Foyer toujours brûlant, impérissable flamme,
Nous redit sa pensée en chants harmonieux,
Dont le front est marqué de l'empreinte des cieux ;
Qu'on voit marcher pensif au chemin de la vie,
Loin des sentiers battus, seul avec son génie!

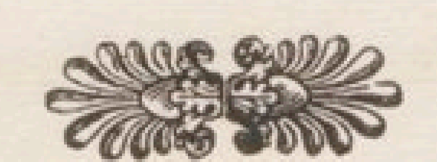
Il trouve dans son rêve un indicible attrait,
Dont nul que lui ne peut comprendre le secret;
Comme une fière amante à tout autre rebelle,
Mais qui pour son amant sans voile se révèle,
La nature a pour lui d'ineffables beautés;
Qui dira de son cœur les douces voluptés?..

Jette-t-il les regards, du haut de la montagne,
Sur le hameau champêtre et la verte campagne;
Égare-t-il ses pas, le printemps au matin,
Dans les prés exhalant les doux parfums du thym;
Contemple-t-il naissant, terminant sa carrière,
Le globe éblouissant qui verse la lumière;
Promène-t-il les yeux sur un ciel doux et pur,
Sur les filets dorés qui sillonnent l'azur;
Admire-t-il le soir ces mille et mille étoiles,
Doux flambeaux de la nuit dont elles sèment les voiles;
Entend-il bouillonner les flots bruyants des mers,
Ou des chantres des bois les amoureux concerts;
Le vent autour de lui frémit-il avec rage,
Ou le zéphyr fait-il balancer le feuillage;
Suit-il du noir torrent le cours impétueux
Ou les bords enchanteurs du fleuve gracieux;
Tout ce qui sur la terre est beau, grand, doux, terrible,
Non! rien ne peut laisser sa jeune âme insensible,
Et partout il contemple avec entraînement
Tout ce qui dans son cœur émeut le sentiment.

Ce que n'atteint jamais l'œil borné du vulgaire,
Le poète l'admire, il le sent, le révère.
Son œil dans le soleil perçoit plus de clarté,
Dans l'Océan ému bien plus de majesté;
Des nuits sombres pour lui plus obscurs sont les voiles
Dans la voûte des cieux il compte plus d'étoiles :
Il trouve plus de force au tonnerre irrité,
Au torrent écumeux plus de rapidité;
Plus de néant à tout ce qu'ici l'on renomme,
Plus de grandeur ensemble et de misère en l'homme;
Et s'élevant enfin, calme et majestueux,
Il se perd dans celui qui gouverne les cieux.
Le poète découvre en sa divine essence
Plus de bonté, d'amour et de magnificence;
D'ici vers son séjour bien plus d'immensité,
Aux cieux plus de bonheur, de paix et de clarté.

Il puise tout en Dieu, Dieu! source inépuisable,
Principe et fin de tout! seul grand, seul adorable!
Dieu seul l'inspire, Dieu fait descendre en son cœur,
De ses chants cadencés l'ineffable langueur!

Dieu !… voilà son secret ! c'est le livre sublime
Qui parle à son esprit au fond de cet abîme,
Où sans lui, le mortel privé de tout rayon,
N'aurait devant ses yeux qu'un obscur horizon !
Oui, toute poésie est en son origine
Une fille du ciel ; muse chaste et divine,
Le poète la cherche au radieux séjour
De ce Dieu qui d'un mot fit la nuit et le jour !…



AU DÉCLIN DU JOUR.

Mon corps est sur la terre et mon âme est aux cieux!

G. de C.

AU DÉCLIN DU JOUR.

Au déclin d'un beau jour, lorsque l'astre de flamme,
De ses rayons plus doux inonde encor l'azur,
Des plaines du soleil, jusqu'au fond de mon âme
Descend le rayon le plus pur.

Alors je vais m'asseoir sous les rameaux du chêne
Que caresse le vent de son souffle affaibli;
Dégageant mes esprits de leur terrestre chaîne,
Des choses d'ici-bas je viens chercher l'oubli!

. . . .

Un saint recueillement s'empare de mon être:
Il s'accroît par degrés avec l'ombre du soir....
En un songe bientôt je crois voir apparaître
Un bel ange du ciel qui tout près vient s'asseoir.

Alors, dans une langue ici-bas inconnue,
Qui parle comme parle ou la brise ou la nue,
Cet ange m'entretient tout bas
Et dévoile à mon âme émue,
Les magiques secrets qui suivront le trépas.

Il découvre à mes yeux les choses éternelles....
D'un indicible amour il enivre mon cœur,
Face à face avec lui je crois voir le Seigneur!
Puis déployant ses blanches ailes,
Il me quitte..., s'envole..., et vainement des yeux
Je veux suivre sa trace..., il se perd dans les cieux!

. . . .

Alors j'appelle en moi ce bonheur que j'envie,
Et dont je viens d'ouïr l'écho mystérieux ;
Je vois plus triste encor cette si triste vie !
Baigné d'émotion, dans mon transport pieux
J'élève le regard au ciel et je m'écrie :

De mon exil, Seigneur, daigne abréger le cours ;
Dans le plus noir chagrin je consume mes jours :
Demeure des élus, ravissante demeure !
Ah ! quand Dieu voudra-t-il faire sonner cette heure
Où mon âme en ton sein volera pour toujours !



Alors j'appelle en moi ce bonheur que j'envie
Et dont je viens d'ouïr l'écho mystérieux;
Je vois plus triste encor cette si triste vie!
Baigné d'émotion, dans mon transport pieux
J'élève le regard au ciel et je m'écrie :

De mon exil, Seigneur, daigne abréger le cours;
Dans le plus noir chagrin je consume mes jours:
Demeure des élus, ravissante demeure!
Ah! quand Dieu voudra-t-il faire sonner cette heure
Où mon âme en ton sein volera pour toujours!

A M. CHARLES D'AULNOIS.

Souvenirs de la Grenade.

Ah! rendez-moi les jours de mon enfance!
BÉRANGER.

SOUVENIRS DE LA GRENADE.

Grenade, campagne chérie,
Où dans le travail et les jeux
J'ai coulé trois ans de ma vie
Loin des déceptions de ce monde orageux;

Combien ton souvenir en ma triste carrière
Brille d'une douce lumière;
Il est si suave et si pur!.....
Il brille dans mon sein comme la blanche étoile
Dont les rayons percent le voile
D'un firmament obscur!

Mais depuis que je t'ai quittée,
Que de rêves déçus, que de soucis amers !
Pas un instant de calme.... et ma vie agitée
Ne cessa d'être ballotée
Comme sous l'aquilon la surface des mers !

Qu'importe?... non, mon Dieu, je ne puis te maudire ;
Si de ma lèvre a fui la grâce et le sourire,
Si de ma chaîne enfin les anneaux sont pesants,
Sur cette terre qui peut dire :
Seigneur, je fus heureux trois ans !

Puis... même au sein de la souffrance,
Dans l'angoisse du désespoir,
Pour me reprendre à l'espérance,
Je pars... et vais errer le soir ;
Et reportant mon âme aux jours de mon enfance,
Parmi tes ombrages épais
Comme on aspire l'air, je respire la paix.

. . . .

Et je m'assieds, le front dans les mains, et je rêve :
Je me laisse bercer de songes gracieux ;
Pendant ces doux instants je redeviens élève...
Je me rappelle alors nos courses au Salève,
Après notre travail, congé délicieux ;
De quinze en quinze jours nous allions en campagne,
Puis de tes champs aimés, poétique montagne,
Sur Genève et le lac nous promenions les yeux !

Et vous, maître chéri, votre bonheur suprême
Etait de nous conduire et nous encourager ;
Avec nous tour à tour sérieux ou léger,
On vous voyait sourire à nos jeux, souvent même
Vous aimiez à les partager.

Le jeudi nous montions auprès de votre mère,
Qui nous accueillait tous avec tant de bonté ;
Et là nous écoutions, en attendant le thé,
Un des charmants récits qu'elle sait si bien faire :
Car elle unit toujours la grâce à la gaîté.

Ou bien encor l'automne, à la chûte du jour,
Paisiblement bercés dans la barque légère,
Nous rêvions en silence… et ramant tour à tour,
Nous voguions éclairés des feux pleins de mystère
Que l'astre de la nuit rayonne avec amour.

. . . .

Je voyais ravissants fantômes,
Repasser devant moi bien des choses encor.....
Je savourais ces rêves d'or
Loin du triste contact des hommes.

Puis, quand la nuit, manteau glacé,
Me forçait de finir ma douce promenade,
Je te quittais, ô ma Grenade,
Mais le sein bien moins oppressé!

Comme un baume qui vous inonde
J'avais senti couler des flots purs en mon cœur;
J'étais fort contre le malheur!...
Opposant le courage aux chagrins de ce monde,
Je revenais calme et meilleur!

HYMNE AU MONT-BLANC.

Sicut gigas.

(Saintes Écritures.)

HYMNE AU MONT-BLANC.

O toi qui vers le ciel majestueux t'élèves
Comme un hymne de foi, d'espérance et d'amour;
O gradin merveilleux qui permets à nos rêves
De s'élancer d'ici vers l'immortel séjour;

Quand un soir de printemps, parmi les fleurs écloses,
Me promenant au loin ou pensif ou joyeux,
J'aperçois au milieu de deux nuages roses
Ton front si pur, brillant d'un éclat radieux;

Je me dis en voyant ta fière et haute cîme
Qui parait du Seigneur le trône solennel:
Colosse de nos monts, que ta vue est sublime!
Devant toi je m'incline, œuvre de l'Eternel!..

Le premier au matin, et le dernier dans l'ombre,
Tu reçois du soleil les gracieux reflets,
Et lorsque tout déjà flotte dans la nuit sombre,
Cône immense d'argent, au loin tu m'apparais.

Mon âme se recueille et jusqu'à Dieu s'élance...
Tout terrestre désir de mon cœur est banni,...
Et de graves pensers me berçant en silence,
Je m'assieds, te regarde, et rêve à l'Infini!...



A Mlle CÉLINE DE MAISTRE.

La Guérison.

JUNIA.

Un prodige !..

STELLA.

Un miracle, ma mère !

A. DUMAS (CALIGULA.)

LA GUÉRISON.

I

Est-ce donc vainement, mon Dieu, que l'on t'implore?
Vois! ma fille se meurt.... oh! ne m'entends-tu pas?...
De sa vie à peine à l'aurore,
Céline était si pure encore;
Comment a-t-elle pu mériter le trépas?...

O mon Dieu! prends pitié de ma douleur amère...
Tout mon courage est abattu!
Pourquoi donc me la donnas-tu
Pour la ravir sitôt, cette fleur éphémère?
Laisse la vivre pour sa mère
Et ne tente pas ma vertu...

Dis-moi, la créas-tu pieuse, aimante et belle
Pour mieux la faire regretter?
A te servir, Seigneur, elle était si fidèle,
Oh! pourquoi, pourquoi me l'ôter?

A ses frères, ses sœurs, elle eût, gracieux ange,
Donné longtemps encor l'exemple dans ces lieux;
Sa pureté, sa foi, ses vertus sans mélange,
Eussent été leur phare en la route des cieux.

Mère du Christ, ô toi qui seule peux comprendre
Les cuisantes douleurs de la maternité,
De ton puissant concours, oui, j'ose tout attendre!
Sauve ma pauvre enfant! oh! tu peux me la rendre,
Car tu sais de ton Fils fléchir la volonté.

Mais non, je le vois bien, c'est le moment suprême!
Elle est si mal déjà, qu'hélas! sa douleur même

Ne lui peut arracher de cris.....

De ses douces vertus, mon Dieu qu'il te souvienne!

Eh! quoi! des saints soupirs d'une âme qui fût tienne,

Seigneur, ce serait là le prix!!

....

— Ma mère, fit entendre une voix affaiblie,

Je veux être un instant seule avec mon amie[1];

Ne perdez point encor l'espoir :

Le Seigneur est puissant! J'ai douce confiance!

Peut-être verrons-nous se calmer ma souffrance

Bien avant les ombres du soir[2]!

II

....

Et la pauvre mère affligée

Alla s'enfermer pour gémir,

Et s'écriait découragée :

Oui, ses maux finiront, car elle va mourir!

[1] Mlle de Komar, jeune polonaise.

[2] Il était 3 heures après midi.

Puis elle s'efforça de prier..... inquiète
Elle voulait parler et demeurait muette,
Elle voulait marcher et ne le pouvait...
Pâle d'anxiété, palpitante et craintive,
Prêtant au moindre bruit une oreille attentive,
Sa fille lui semblait morte sur son chevet....

....

Soudain elle tressaille; une voix jeune et forte
Vient réveiller son cœur;... on entr'ouvre la porte :

III

O ma mère, accourez : frères ! sœurs ! venez tous !
Remercions le ciel et tombons à genoux;
Voyez!... regardez-moi!... je marche comme vous!...

Que le Seigneur est bon ! par un divin prodige,
Il vient de relever la fleur qui sur sa tige
Triste et mourante s'inclinait :
Tandis que nous priions, tandis que, tendre mère,
Vous exhaliez au ciel votre ardente prière,
Du Seigneur la grâce venait !

Remerciez surtout ma pieuse compagne
Qui, sachant que la foi transporte une montagne,
A fléchi Dieu par sa ferveur;
Viens dans mes bras, amie, oh! viens que je t'embrasse!
Ah! l'on a de la foi dans ton pays de glace,
Pays où l'on a tant de cœur!

On vient : — laissez entrer ceux que le ciel envoie;
Tous me virent malade, il faut que l'on me voie
Pleine de vie et de santé;
Puis nous agenouillant au parvis du saint temple,
Nous y remercierons le Seigneur de l'exemple
Qu'il nous donne de sa bonté.

. . . .

IV

Jeune fille! ô poursuis ta carrière si belle,
Et ne t'étonne point qu'une telle nouvelle

M'ait fait crayonner quelques vers :
Dans tous les cœurs chrétiens elle a porté l'ivresse
Et raffermi la foi!.. car la voix de la presse
L'a fait connaître à l'univers!

Décembre 1842.

Ulrich l'Avare.

—

Légende.

Frère, songe à toi, songe à nous :
A toi qui vas subir l'éternité vivante,
A nous, faibles pécheurs que ta mort épouvante
Et qui tremblons à tes genoux !

E. TURQUETY.

Le Vieil Avare.

Il mourait, il mourait!.... sur sa brûlante couche
A son trésor désert il murmurait : adieu !
Puis sur le prêtre ému jetant un œil farouche :
— « Mon Père, un homme noir qui me serre la bouche,
Un homme à la barbe de feu. »

« Voyez!... autour de moi l'on agite une chaîne;
Je vois des spectres noirs qui dansent tous en rond;
Retenez-moi, mon Père, un géant noir m'entraîne,
Il veut unir mon bras à la ronde inhumaine;
Ciel! il a des cornes au front! »

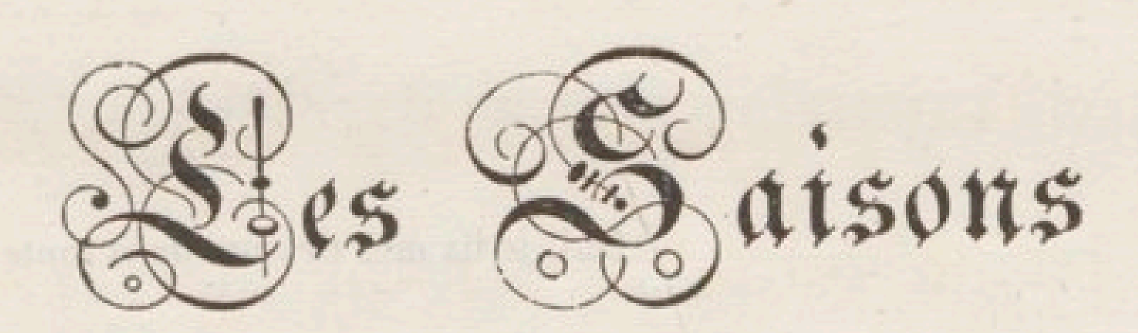
— « Frère, ne craignez point, c'est un dernier orage,
Le Seigneur est plus fort que l'enfer déchaîné;
Rendez à l'orphelin son modeste héritage,
Dieu vous pardonnera, mon frère, allons, courage!
—Non, mon père, je suis damné. »

Et la ronde tournée en immense spirale,
Rapide autour du lit dans l'ombre s'agitait,
Et le vieillard hideux rendait le dernier râle,
Et les démons hurlaient dans leur joie infernale,
Et le prêtre effrayé sortait.

. . . .

Et le bruit par degrés dans la nuit qui s'écoule
S'éteignit comme un flot en arrivant au port;
Puis, quand le jour parut, on entendit la foule
Crier en s'agitant, comme un torrent qui roule,
Ulrich le vieil avare est mort!!!

Marienberg en Prusse, 1841.



OU PRÉSAGES D'IMMORTALITÉ.

Oui, je lis mes destins dans toute la nature.

LES SAISONS OU PRÉSAGES D'IMMORTALITÉ.

L'Ange de nos printemps a soufflé sur la terre;
Les bosquets dépouillés reprennent leur mystère,
Les oiseaux leurs amours, le rossignol ses chants,
Les ruisseaux prisonniers, leur course dans les champs;
Un long frémissement circule dans la plaine :
D'un zéphyre embaumé la caressante haleine
De nos prés verdoyants a chassé les frimats,
Et répand à grands flots la vie en nos climats.

L'Ange de nos printemps a soufflé sur la terre ;

Mille naissantes fleurs tapissent le parterre,

Le soleil est plus doux, le firmament plus pur;

Le papillon léger s'élance vers l'azur!

Tout a brisé ses fers : ô sort digne d'envie,

Nous aussi dans la mort nous puiserons la vie ;

Nous aussi, rajeunis après le dernier jour,

Nous nous envolerons au radieux séjour!



La grande voix de la nature,

Cette voix éloquente et pure

Qui résonne de tout côté,

De tout côté chante ou murmure :

Espoir! vie! immortalité!

L'Ange de nos étés a soufflé sur la terre;
Les odorantes fleurs que la chaleur altère
Penchent languissamment leur calice vermeil
Et tombent sur le sol attendant un réveil;
Car, plus sages que nous dans leur humble ignorance,
Elles se voient sécher sans perdre l'espérance,
Un instinct leur disant que ce n'est pas mourir,
Mais attendre un autre an qui les fait refleurir!



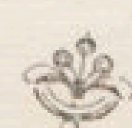
La grande voix de la nature,
Cette voix éloquente et pure
Qui résonne de tout côté,
De tout côté chante ou murmure :
Espoir! vie! immortalité!

L'Ange de notre automne a soufflé sur la terre ;
Le vin est retiré, la moisson fut prospère ;
Dans les sillons du champ le froment est semé
Pour être dans le sol quelques mois enfermé ;
Ah ! n'est-ce point encor la loi de la nature :
La mort ouvre la vie à toute créature !
Le malheureux au front blanchi par le chagrin
Voit le calme l'attendre en un lieu plus serein !



La grande voix de la nature,
Cette voix éloquente et pure
Qui résonne de tout côté,
De tout côté chante ou murmure :
Espoir ! vie ! immortalité !

L'Ange de nos hivers a soufflé sur la terre ;
Dieu lui-même a réglé cet ordre salutaire :
Les frimats peuvent seuls ramener le printemps ;
C'est toujours cette loi, la loi de tous les temps :
Tout meurt, tout dans la mort cherche et trouve la vie!
Homme, reconnais donc la sagesse infinie
Qui depuis six mille ans, au sortir des hivers
Fait renaître à nos yeux des bocages plus verts.



La grande voix de la nature,
Cette voix éloquente et pure
Qui résonne de tout côté,
De tout tôté chante ou murmure
Espoir! vie! immortalité!

Mais que vois-je?... la nuit a chassé la lumière;

L'astre mélancolique entr'ouvre sa paupière;

Et bientôt les humains, dans les bras du sommeil,

Iront attendre en paix le retour du soleil.

De la mort chaque nuit n'est-elle pas l'image?

— Oui, d'immortalité c'est un nouveau présage!

La mort n'est que la nuit d'un soleil glorieux,

Et l'ombre du cercueil me révèle les cieux!

. . . .



ROME ET LES BARBARES.

Deux fois reine !...

G. de C. (Mélanges.)

Du nord, du sud, de l'Orient accouraient des peuplades barbares, comme si elles se fussent donné le mot, — ou plutôt comme si une voix d'en haut leur eut crié : Marchez sur Rome, c'est là le but.

(Hist. de l'Empire d'Occident.)

ROME ET LES BARBARES.

O reine des cités, toi qui levais la tête
Plus fière que le cèdre et bravais la tempête,
Toi qui donnais des lois à cent peuples divers,
Le ciel de ton empire a sapé les racines,
Il va briser ton sceptre et tes immenses ruines
    Doivent ébranler l'univers !

Telle on entend parfois une haute montagne
Craquer avec fracas ; au loin dans la campagne,

Elle roule et bientôt les villageois surpris,
Les sapins, les rochers qu'en son cours elle entraîne,
Victimes de sa chûte, et même le vieux chêne,
Gisent broyés sous ses débris!

....

Et Rome dort... tandis que l'orage s'apprête...
Et chaque instant amène un plaisir, une fête!!...
Oh! quitte ce sommeil et tressaille d'effroi!
Lève ton œil éteint; vois, là-bas, ce nuage:
Ce sont des légions avides de carnage
Qui marchent à grands pas vers toi!

Qui guida ces tribus?... Où vole cette foule?...
—Rien!.. une voix d'en haut dit: Torrent, roule, roule!
Quelle ville, soldats, doivent frapper vos coups?..
— Nous ne savons! un Être, un génie invisible
Nous harcèle et nous dit: Soldat! sois inflexible
Envers l'objet de mon courroux!

....

Des essaims de guerriers parcourent l'Italie;
De blessés et de morts chaque ville est remplie,
Le sang de toute part à longs flots est versé;
Et se ruant enfin sur la Reine superbe,
Ils abattent ses murs et foulent comme l'herbe
Le grand colosse renversé.

Rome n'est plus!... sa gloire a passé comme l'ombre,
Comme l'éclair rapide à travers la nuit sombre;
Dieu n'eut qu'à retirer sa main,... tout disparut:
Colonnes et palais, temples, vastes portiques,
Bronze, or, marbre et porphyre, édifices magiques;
Et l'on dit de Rome : Elle fut!!..

Je gémis et te plains, ville des sept collines!..
Tes forums sont couverts de ronces et d'épines...
Où furent tes palais?... Ont-ils jamais été?....
Pleurons!... ta chûte fut grande comme ta gloire!
Prions!.... car au récit d'une semblable histoire
Qui ne serait épouvanté?...

Mais tu le méritas en te souillant de crimes :
Pour tes jeux il fallait des milliers de victimes,
Rien n'égala jamais ton luxe et ton orgueil ;
Nageant dans la débauche et la joie insensée,
En un sommeil de mort tu t'étais enfoncée :
Tu t'éveilles en ton cercueil!!

Cependant, du Seigneur, promesse solennelle,
Oui Rome devait être une ville éternelle,
Et son cruel destin pourtant semble accompli!
Est-ce que du Très-haut la fureur légitime,
Sous la cité superbe entr'ouvrant un abîme,
La jette à l'éternel oubli?...

Non! mortels!.. du milieu des marbres funéraires
De ces débris épars, de ces amas de pierres,
De cette ville enfin qui commandait aux rois,
Jusque sur les hauteurs du pompeux Capitole,
Comme un signe de vie, éclatante auréole,
S'élève l'Arbre de la Croix.

Alors descend d'en haut un céleste génie ,
Planant sur Rome, il dit : Rome est assez punie ,
Le Seigneur la brisa pour laver ses forfaits;
Mais son abaissement a fléchi sa colère,
Le Seigneur la relève, et de toute la terre
    Elle aura l'empire à jamais!

Grande ville, reprends une splendeur nouvelle,
Sois Rome encor, mais Rome et plus pure et plus belle;
Tel on voit se coucher, sous l'horizon obscur,
L'astre de feu vaincu par les pâles étoiles;
Mais bientôt, de la nuit, déchirant tous les voiles,
    Il monte radieux et pur!



LES DEUX ANGES.

A MADAME LA BARONNE DE CHEVILLY.

Élégie sur la mort de sa fille.

Cecidit flos...

LES DEUX ANGES.

On dit que deux fils de lumière
Président à chaque destin :
L'un à la fin de la carrière,
Comme l'autre à notre matin ;

Se reposant sur la montagne,
Au déclin de l'astre des cieux,
Sur la verdoyante campagne,
Deux anges promenaient les yeux.

Le premier sourit à la vie,
Le second préside au trépas ;
Celui-ci voit d'un œil d'envie
Son frère, et se plaignant tout bas :

« Ah ! dit-il, de mon ministère
Combien souffre mon cœur aimant !
En ce jour encor de la terre
Je dois ravir un ornement. »

« Souvent au milieu d'une fète
Je pris à sa famille en pleurs,
Celle qui de riantes fleurs
Venait de couronner sa tète. »

« Mais Monime est en son printemps,
Nulle comme elle ne fut pure ;
Son innocence est la parure
De son visage de quinze ans. »

« Doux lys de candeur, elle ignore
La vie et ses déceptions;
Son cœur naïf est vierge encore
De désirs et de passions. »

« Hélas! je n'ai pas le courage
De frapper un coup si fatal!
Si belle!... si jeune!.. si sage!..
Je pleure... oh! cela me fait mal. »

Mais l'Ange de vie : « O mon frère,
Frappe! c'est un coup précieux;
Ange elle était sur cette terre,
Ange elle sera dans les cieux. »

« Eh! quoi! tes yeux versent des larmes....
Ne retarde pas son bonheur!
La terre est un séjour d'alarmes.
La mort seule rend au Seigneur! »

« Plus tard elle eut été flétrie;
Mais, moissonnée avant le temps,
Elle n'a vu que le printemps
Des tristes saisons de la vie. »

Il dit : l'Ange de mort joyeux
Va cueillir la charmante rose....
Ne pleurons pas!... son corps repose...
Et sa belle âme monte aux cieux!..

Tandis que franchissant la nue,
L'enfant s'envole vers Sion,
J'allai, moi qui l'avais connue,
Visiter sa blanche maison.

Je vis partout douleur amère....
Des amis pleuraient sur son sort,
Disant : Pauvre enfant!.. quelle mort!..
Pour moi je pensai : Pauvre mère!

HYMNE A L'OCÉAN.

Fort et beau comme tout ce qui est libre.

BYRON (DON JUAN).

Image la plus belle et la plus infinie
De la grandeur de Dieu!

A. BARBIER.

HYMNE A L'OCÉAN.

De toutes les voix de la terre
Qui d'ici-bas montent au ciel,
De tous les chants d'amour, de douleur, de mystère
Qui forment l'hymne universel;

Des différents accords qui du fond de l'abîme
Frémissent de plaisir, ou fondent en sanglots,
O mer au sein profond, mer aux immenses flots
Ta voix est la plus forte, elle est la plus sublime!...

❀

Roule, roule en fureur !.. Que je t'aime, Océan,
Quand tu brises ton onde aux sables du rivage !
Redouble tes efforts ! accrois encor ta rage :
Mugis lion ! bondis géant !

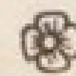
Comme un coursier fougueux fait voler la poussière
Et s'élance au galop, mordu par l'éperon,
Ainsi tes flots secouent leur humide crinière
Sous le souffle de l'aquilon ! *

Mais inutilement ta vague blanchissante
De ses bras étendus semble envahir tes bords ;
Elle avance, recule, et sa fougue impuissante
Se fatigue en de vains efforts !

Oui si loin, grande mer, que ta fureur t'entraîne,
De ton empire enfin la limite viendra !
Opposant à tes flots une invisible chaîne,
Un grain de sable les vaincra !

* On voudra excuser la dureté à cause de l'harmonie imitative.

Car le Seigneur du haut de son trône suprême
A dit : Plaine des mers tu t'arrêteras là ;
Respecte les confins que je posai moi-même :
Tu ne peux aller au-delà.



En te contemplant que de choses
Passent dans mon cœur agité ;
Je puise en ton immensité
Mille et mille pensers grandioses !

Dieu par ma bouche est mieux béni
Quand je vais prier sur ta plage :
Tu m'offres la plus belle image
De l'immense et de l'infini !

Dans la profondeur de tes ondes,
Que ne peuvent sonder les yeux,
Je crois du souverain des cieux
Voir les perfections profondes ;

Je vois la force de son bras
Dans la tempête furieuse;
Et dans la vague harmonieuse
Un chant qui vibre sous ses pas!

Quand ton onde est calme et limpide,
C'est l'image du grand repos;
Celle des immortelles eaux
Dont tout cœur mortel est avide;

Quand je vois ton brillant miroir,
Qu'à son lever le soleil dore
De mille feux, ah! c'est encore
L'éclat de Dieu que je crois voir!...

❀

Puis de la liberté tu m'offres le symbole,
De qui, dans l'univers, reconnais-tu les lois?..
Qui te dompta jamais?.. quels mots, quelle parole
Pourraient couvrir ta grande voix?..

Montagnes, champs, forêts et tout ce qui respire,
Tout de l'homme a subi la ferme volonté;
Quand sur toute la terre il étend son empire,
Seul tu gardes ta liberté.

Non, rien ne changera ta forme primitive,
Nul ne peut déformer l'œuvre du Tout-Puissant;
La trace du vaisseau qui vogue vers la rive
Disparaît au bout d'un instant.

❀

Que tu sais bien aussi consoler la souffrance!..
Parcourir tes doux bords dilate notre cœur;
Plus d'une fois ta vague endormant la douleur
Fit couler en nos seins le baume d'espérance;

Oui, tu sembles répondre à tous nos sentiments!...
Tantôt ton flot d'azur caressant le rivage
Paraît accompagner le suave langage
De deux amis rêveurs, de deux chastes amants;

Tantôt tu te complais, au promeneur paisible,
A montrer, gracieux, ton paisible miroir;
Tantôt te soulevant écumeux et terrible,
Ton éloquente voix, comme une âme invisible,
S'unit de sympathie à l'âme sans espoir!..

❀

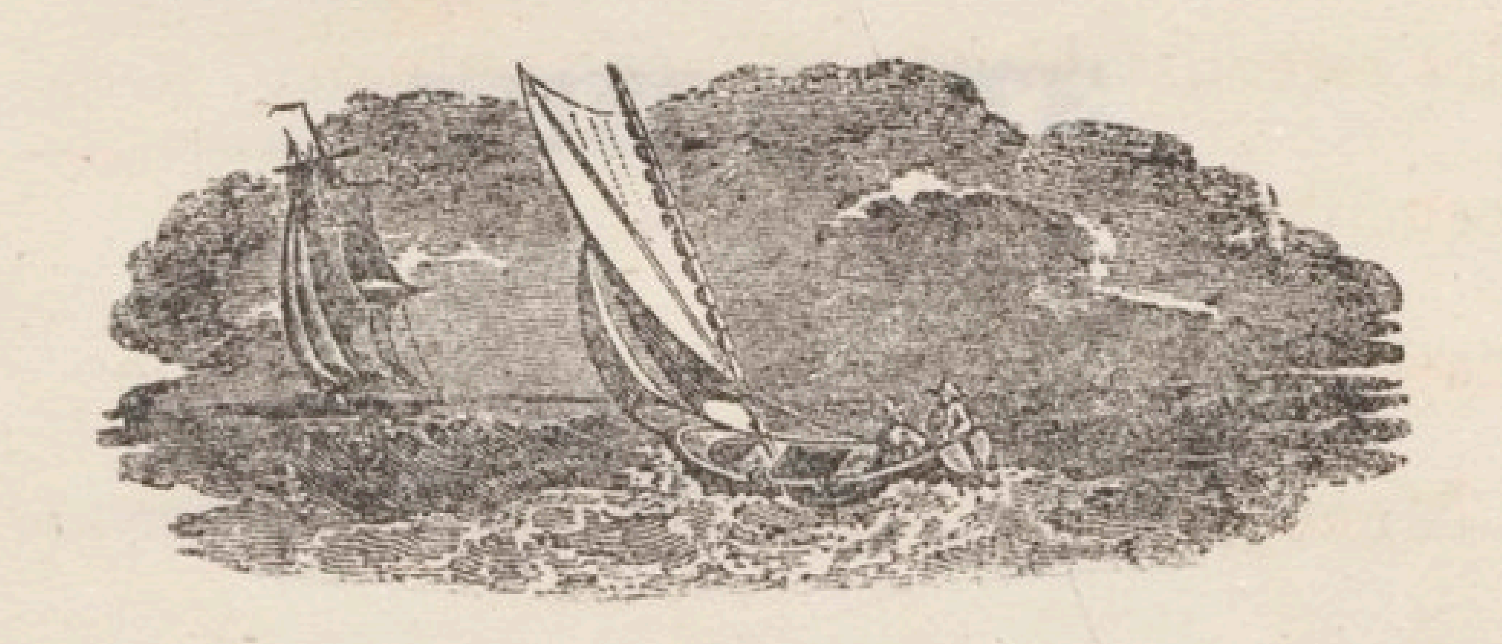
Moi-même l'œil ému, tandis que je regarde
Le flot retentissant qui s'élance vers moi,
Je recueille mon âme et plein d'un saint émoi
Je crayonne ces chants : la lyre de quel barde
N'eût pas une corde pour toi?..

❀

De toutes les voix de la terre
Qui d'ici-bas montent au ciel,
De tous les chants d'amour, de douleur, de mystère,
Qui forment l'hymne universel;

❀

Des mille et mille accords qui du fond de l'abîme,
Frémissent de plaisir, éclatent en sanglots,
O mer au sein profond, mer aux immenses flots,
Ta voix est la plus forte, elle est la plus sublime!..



NUIT D'ÉTÉ.

Lorsque l'onde est muette,
Et la terre sans bruit,
La lyre du poète
Soupire dans la nuit.

G. de C. (Mélanges.)

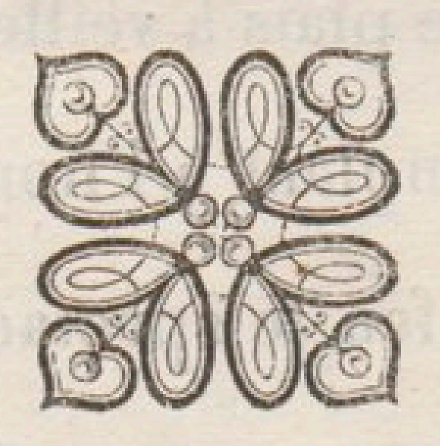
NUIT D'ÉTÉ.

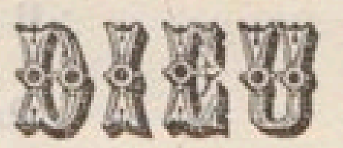
Tout dort : l'oiseau léger s'est blotti sous la feuille,
La biche bondissante a rejoint le hallier ;
Quand tout à mes côtés dans l'ombre se recueille,
    Moi seul je me plais à veiller.
Que j'aime, contemplant à l'horizon immense,
De mille astres de feu le spectacle touchant,
M'enivrer à loisir de ton vaste silence
    O nuit.... ton silence est un chant!

Un chant qui monte à Dieu de toute la nature,
Un frémissant soupir que la brise conduit;
De l'univers s'élève un expressif murmure
Hymne ineffable de la nuit!

Ah! c'est alors pour moi l'heure de douce joie :
Le jour est aux travaux, la nuit est pour le cœur;
Il semble que des cieux chaque étoile m'envoie
Comme un rayon consolateur.

Dans ces globes épars que de magnificence!
Quelle solennité dans ce vaste sommeil!
Seigneur, Seigneur, la nuit m'annonce ta puissance
Mieux que la splendeur du soleil!





OU EXTASE DE SAINT PAUL.

Il est... tout est en lui.

Principium, exordium et finis.

(Les Saintes Écritures.)

Dieu ou Extase de Saint Paul.

SAINT PAUL.—UN CHRÉTIEN.

LE CHRÉTIEN.

O Paul, on dit qu'un jour enlevé de la terre
Par delà les soleils, sur les ailes du vent,
    Dieu te fit assister vivant
Aux chœurs mélodieux du séjour de lumière.

Puisque le Tout-Puissant voulut en sa bonté
Se faire voir à toi face à face en sa gloire,
Redis-moi, — je t'écoute avec avidité, —
Redis-moi les rayons de céleste clarté

Que de l'Etre immortel conserve ta mémoire !
Fais-moi connaître Dieu dans son immensité;
Paul! qu'as-tu vu?

SAINT PAUL.

J'ai vu la plus pure merveille
J'ai vu ce qu'un mortel ne contempla jamais ;
Mon oreille entendit dans ces brillants palais
Ce que n'avait encore entendu nulle oreille;
Mon âme fut plongée en un fleuve de paix !

Intarissables flots dont l'être entier s'enivre!
Océan de bonheur qu'on ne peut définir !
L'on ne sait qu'adorer, chanter, aimer, bénir !
Ah ! je crois qu'ici-bas je ne pourrais plus vivre,
Si j'en eusse gardé le faible souvenir!

Toutes mes facultés furent comme enchaînées
En ces lieux ravissants ;
Consumé par l'amour, j'ai vécu des années
En ces quelques instants !

Et tu veux que ma voix, ma faible voix te dise
L'essence de celui qui gouverne les cieux,
Qu'en esprit près de lui mon récit te conduise,
Que j'ôte de ma main le voile de tes yeux.

Dieu, l'inénarrable problème!
Dieu, le pivot de l'univers
Dieu, qui rassemble dans lui-même
Des milliers d'éléments divers!

Ah si j'avais la voix d'un Ange aux ailes blanches,
Si j'avais les accents des harpes du saint Lieu,
Si j'avais le soupir du vent parmi les branches,
Oui j'essaîrais alors de te raconter Dieu!...

Mais ne crois pas ici de pouvoir le connaître :
Au sein même du ciel, quelques dons du grand Etre
Se dérobent encore à nos faibles regards;
Tout ce que nous voyons : la mer, l'éclair, la nue,
Les mondes gravitant en l'immense étendue
Ne sont de sa grandeur que des rayons épars!...

Tu veux connaître Dieu : trouve donc un langage,
Une comparaison, une brûlante image
Qui soit au Tout-Puissant, ce qu'à l'astre du jour
Est la lampe qui veille en quelque obscur séjour!

LE CHRÉTIEN.

Ah! qu'importe, qu'importe, ô Paul, je ne demande

Que d'entendre ta voix encor;
Dans une matière aussi grande
La moindre miette est un trésor;
Parle, parle, j'écoute, ami, de l'Etre immense
Dis au moins quelques mots :

SAINT PAUL.

Tu le veux : je commence;
Car l'insecte rampant au pied du moissonneur
Dit une note aussi de louange au Seigneur;
La fauvette cachée en repos sous l'ombrage
Célèbre aussi son nom dans son humble langage;
Les plus timides voix de la nuit et du jour
Mêlent quelques soupirs au grand hymne d'amour.

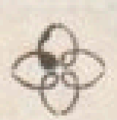
Dieu !... c'est l'Etre increé, c'est l'auguste problème
Qui le seul Eternel tire tout de lui-même !
Dont l'essence contient toute perfection
Et devant qui le ciel en adoration
Pendant l'éternité module sa louange,
Celui par qui tout change, et qui jamais ne change ;

Celui pour qui penser et faire ne sont qu'un;
Qui, roi des univers n'en perd de vue aucun;
Celui pour qui les temps ne tiennent nulle place;
Qui sonde d'un regard l'abîme de l'espace;
L'Etre qui dit : je suis : celui qui seul est tout,
Qui règne dans la nue, aux enfers et partout!
Celui dont le bonheur est le séjour suprême;
Qui seul peut être offert dignement à lui-même;
Dont l'Etre enferme tout, et principe divin,
Est à la fois milieu, commencement et fin!

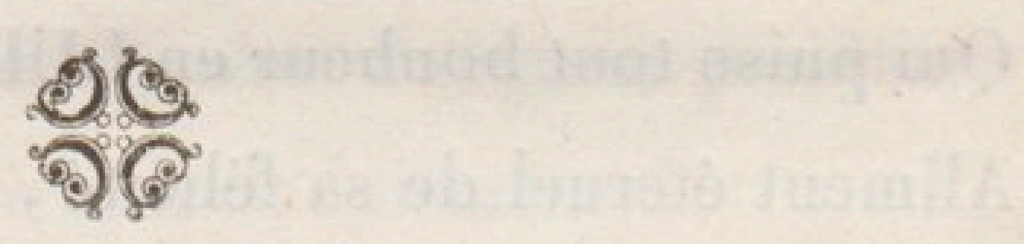
C'est l'immense foyer d'où partent toutes choses
Pour retourner à LUI : c'est la cause des causes!
La grande vérité, la seule vérité,
Qui se dévoilera pendant l'éternité,
Et répandra sur nous les trésors de son Etre
Sans que pourtant encor nous puissions le connaître;
Qui puise tout bonheur en LUI : dont la beauté,
Aliment éternel de sa félicité,
S'échappe de son sein en faisceaux de lumière
Dont un simple rayon foudroîrait la paupière
Et peut illuminer le céleste séjour;
C'est celui dont l'essence est harmonie, amour!

La paix est sa compagne et la force est son trône :
Chaque étoile est à peine un grain de sa couronne ;
Il créa l'univers sans même avoir parlé ;
De son souffle, s'il veut, le monde est ébranlé ;
Et s'il veut animer d'innombrables génies
Et peupler le néant de sphères infinies,
Il pense.... et tout à coup mille mondes nouveaux
Accourent se ranger sans troubler son repos !

. . . .



Et maintenant j'ai dit : tu connais tout mystère ;
Je viens de t'entr'ouvrir les voiles du saint Lieu ;
En un mot, ton esprit peut concevoir de Dieu :
CE QUE L'AVEUGLE NÉ CONÇOIT DE LA LUMIÈRE !!!



LE BERCEAU,

A Mme la Comtesse de Maugny,

NÉE FORTIS.

Et le soir, quand ton bras sur ton beau front se pose,
Croyant voir sous la feuille une naissante rose,
Je t'admirais dans ton berceau!

Mlle DEMANTE.

LE BERCEAU.

Près du berceau de son enfant,
Contemplez cette jeune mère
Qui de son regard triomphant
Le caresse et le considère ;

On peut lire tout son amour
Ecrit sous ses longs cils de soie;
Dans ses yeux charmants, tout le jour
Se peignent l'ivresse et la joie....

Et pourtant je vois par moment
Son front gracieux qui se plisse ;
Serait-ce le pressentiment
D'un amer et futur calice?...

. . . .

Qu'il est beau, ton fils endormi !...
Imprime un baiser sur sa joue !
Vois ! comme un doux rayon se joue
Sur ses grands yeux clos à demi.

Qu'il est beau l'enfant qui sommeille !
De son ange il est le miroir....
Quel frais sourire se fait voir
Aux bords de sa bouche vermeille !...

Mais tandis qu'il ferme les yeux
Et dort dans sa couchette blanche,
Sa mère le front radieux
Avec amour vers lui se penche :

« Dors, dit-elle, dors, ô mon fils,
Parfaite image de ton père ;
Loin de toi, chagrins et soucis
Prendront leur triste vol, j'espère! »

« De son tendre cœur et du mien
Ils sont maintenant le partage,
Mais nous gardons comme soutien :
Foi, prière, espoir et courage! »

. . . .

« Mon fils m'entends-tu, dis-le moi?
Dis-moi, dans le cours de ta vie,
Te souviendra-t-il de l'amie
Qui veille ici tout près de toi? »

Oh! toujours tu sauras comprendre
Ta mère et suivre ses avis,
Car où trouver de voix plus tendre
Que celle qui dira : mon fils!

« Puis, un jour, quand la mort cruelle
Sur mon front gravera son sceau, périphrase
Ami, tu n'oublieras point celle
Qui veille près de ton berceau! »

« Viendras-tu, mon fils, sur ma pierre
Quelquefois me redire adieu,
Et soupirer l'humble prière
Qui s'envole au trône de Dieu?... »

« Y viendras-tu dans les ténèbres
Me faire part de ton chagrin, romantisme des cimetières
Et parmi les tombes funèbres
Resteras-tu jusqu'au matin?... »

« C'est là que si la perfidie
De ses traits t'accablait parfois,
Je descendrais de l'autre vie
Pour t'encourager par ma voix. »

« Dors mon doux ange, dors sans crainte,
Repose bercé par mes chants :
Trop tôt tu subiras l'atteinte
Des envieux et des méchants. »

« Mais quoique jamais il t'advienne
Qui puisse obscurcir tes beaux jours,
Ta souffrance sera la mienne,
Je te consolerai toujours ! »

. . . .

Ainsi s'exprime sa tendresse...
Du jeune enfant l'œil s'est ouvert...
Le contemplant avec ivresse,
Elle sourit à son **Albert**.

1838.

. . . .

Mais l'ange a vu pousser ses ailes ;
Le grand maître de tout, le Temps,
A dans ses courses éternelles
Sur sa tête posé quatre ans !

Déjà son charmant caractère
Dans quelques actes a paru :
De sa mère tendrement fière
L'amour encore semble accru :

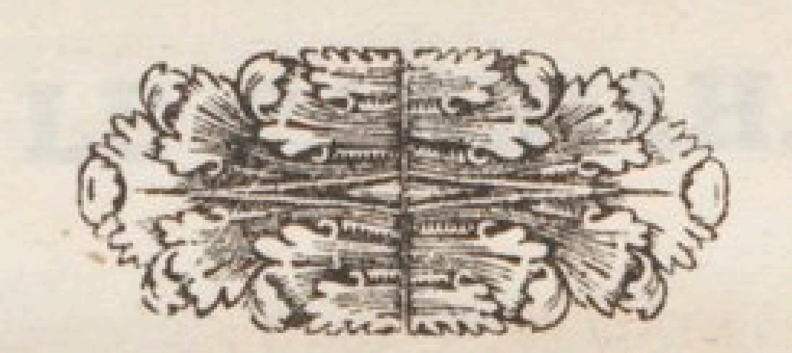
Et lorsque sa bouche enfantine
Murmure le nom de : *Maman!*...
Qu'au son de la cloche argentine
Ses genoux plient dévotement ;

Qu'écoutant la triste romance
Quelques pleurs roulent dans ses yeux,
Ou qu'assis le soir en silence
Il contemple l'azur des cieux ;

Oh! combien la mère attendrie
Se plaît dans les larmes sans art
Du gracieux Ange qui prie
Du fond d'un cœur exempt de fard ;

Soucis, inquiétude amère
Fuyant loin d'elle en ce moment,
Elle bénit le ciel et sent
Quel doux bonheur c'est d'être mère!...

1842.



LE PARRIAH.

— Ne vois-tu pas là-bas, derrière ce nuage une étoile qui brille ?...

— Oui, quelqu'obscur que soit le firmament, c'est la seule qui demeure toujours ; on la nomme Espérance.

Contes Orientaux.

LE PARRIAH.

Sous le ciel enflammé de la brûlante Asie
Contemplez ce Parriah nu, triste et languissant,
Voyez comme il exhale un soupir impuissant!...
Son œil peint la douleur dont son âme est saisie;

Et pourtant à deux pas j'aperçois son pareil
Qui souffre, indifférent, cette morne existence
Couché stupidement sous les feux du soleil;
Mais l'autre, don fatal, se sent une âme : IL PENSE !

« Hélas, soupire-t-il, quel misérable sort !
Les fruits délicieux, les campagnes fertiles,
Les plaines et les champs, les hameaux et les villes,
Tout me paraît plus sombre que la mort ! »

« C'est au sein du mépris que s'écoulent nos heures ;
Ah ! qui fût-ce ici-bas comme nous avili ?...
Le Brame nous proscrit du seuil de ses demeures :
En nous voyant chacun se croit sali !... »

« Ici ces orgueilleux ont tous les priviléges !..
Osons-nous sur leur route aller traîner nos pas ?...
Condamnés à l'instant comme des sacriléges
On nous dévoue au plus honteux trépas. »

« Le sort des animaux est bien digne d'envie ;
Car plus d'un animal est par eux respecté,
Mais pour nous quel garant peut avoir notre vie ?...
Dérision !... un seul : leur volonté !... »

« Cependant je suis homme et j'ai comme eux une âme!...
Cependant en mon sein je sens frémir un cœur!...
Mais je naquis Parriah!!... pour le dédaigneux Brame
« Je suis ici moins qu'une brute... horreur!... »

« Ah! pour me consoler j'ai du moins l'espérance ;
Car un bon Missionnaire arrivé de bien loin,
D'un pays noble et grand qu'on appelle la France,
De mon salut a daigné prendre soin. »

« Que sa religion est belle et salutaire !
Je sais qu'un Homme-Dieu jadis m'a racheté,
Qu'un Sauveur adorable est venu sur la terre
Mourir pour nous sans l'avoir mérité; »

« Que sa voix a brisé tous les cachots de Rome,
Qu'il affranchit le siècle en son dernier adieu,
Et déclara que l'homme étant l'égal de l'homme
Il ne pouvait avoir qu'un maître : Dieu! »

Ce Sauveur est venu : pourtant je suis esclave
Ne daignera-il point nous affranchir aussi?
Viendra-t-il nous sauver par son code suave
De ces tyrans qui nous foulent ici?

Ah! j'en garde l'espoir! Car c'est un tendre père!
Rempli de confiance en sa seule bonté,
J'attends sa douce loi qui bientôt, je l'espère
Fera renaître ici la liberté.

✝

Invocation du Poète.

INVOCATION DU POÈTE.

Viens, entonne, ô ma lyre
Un hymne de délire,
Viens, souffle qui m'inspire
Mes plus vibrants accords;
Prête-moi le langage
De l'éclair, du nuage,
Une brûlante image,
D'indicibles transports!

Les nombreuses phalanges
Des justes et des Anges
Chantent dans leurs louanges
Et leurs divins concerts,
Le glorieux mystère,
Triomphe salutaire,
Qui délivre la terre
Du règne des enfers !

Ah ! si j'avais leurs ailes,
Aux voûtes éternelles
Vers ces esprits fidèles
Je voudrais m'envoler !...
Leurs harpes immortelles
O Dieu ! que chantent-elles ?...
Hélas ! je n'ai point d'ailes
Et ne sais que parler !...

Seigneur, toi qu'on adore
Du couchant à l'aurore,
A ma voix faible encore
Prête de nobles chants;
Dans mon sein fais descendre
La lyre la plus tendre
Pour qu'elle fasse entendre
D'ineffables accents!

Par ta vertu puissante
Rends ma bouche éloquente,
Grand Dieu, pour qu'elle chante
Ton fils ressuscité;
A tes eaux fais-moi boire,
Je dirai sa victoire,
Et la sublime histoire
Du monde racheté!...

Et toi, toi Vierge sainte,

De la céleste enceinte

Laisse un instant sans crainte

Les voiles s'entr'ouvrir :

Que mon regard pénètre

Au trône du grand Etre

Tu verras mes chants naître....

Puis.... je n'ai qu'à mourir!...

FÊTE AU CIEL ET SUR LA TERRE

OU LE JOUR DE PAQUES.

Resurrectus tertiâ die secundum Scripturas;
et ascendit in cœlos.

(Symbole des Apôtres.)

FÊTE AU CIEL ET SUR LA TERRE OU LE JOUR DE PAQUES.

Tout renaît : — du zéphyr qui tendrement murmure
La molle et tiède haleine a chassé les frimats ;
Les plaines et les monts se couvrent de verdure ;
C'est le temps où le sein de la riche nature
Verse à flots abondants la vie en nos climats !....

❀

Un grand jour s'est levé; jour de divin mystère
De nos terrestres jours c'est le jour le plus beau!
C'est fête au ciel et sur la terre
Quand un Dieu brise son tombeau !

Depuis dix-huit cents ans ce jour grand et sublime
Eveille dans Sion des chœurs harmonieux;
Ce jour fait retentir du fond de notre abîme
Nos mille voix, échos des cieux !

De toute part s'élève un solennel cantique
Qui traverse l'immensité;
Un hymne noble et magnifique,
Par tous les mondes répété.

Que dit le ciel?... Seigneur, et que disent ces âmes
Dont ta mort brisa le séjour,
Et que tu consumes de flammes,
Des pures flammes de l'amour :

« O cieux prosternez-vous, terre abaisse ta tête,
« Bénissez le Sauveur en ce beau jour de fête,
« Le grand œuvre est fini : le monde est racheté !
« Le Christ n'a plus son corps fragile,
« Il s'élance d'un vole agile
« Jusqu'au sources de la clarté ! »
« O Sauveur glorieux ; ô roi de la victoire
« Le bourreau désormais ne peut verser ton sang :
« Des blessures qu'il fit à ton sein innocent,
« Découlent des torrents de gloire ! »

« Et nous, âmes qui gémissions
« Loin du beau ciel, loin de ta vue,

« Ta face nous est apparue !
« Couronné de mille rayons,
« Jusques à nous misère et cendre,
« Jusqu'à nous tu daignas descendre,
« Et nous arrachant de ces lieux,
« Par delà la voûte éternelle
« Tu nous emportas sur ton aile
« Pour nous faire habitants des cieux ! »

« Gloire à toi, monarque suprême,
« Qui parmi nous te fis enfant !
« Jamais tu n'es plus triomphant
« Qu'en cet abaissement extrême ;
« Gloire à tes sublimes rapports
« Avec ta faible créature !...
« Que tous les chants de la nature
« Viennent s'unir à nos transports ! »

« Gloire à celui qui nous délivre !
« C'est lui, lui seul qu'on doit bénir :
« Gloire à celui qui nous fait vivre
« D'un bonheur qui ne peut finir!... »

. . . .

Que dit la terre?... ô Dieu vois, vois comme s'unissent
Pour célébrer ton nom des millions de mortels;
En mille lieux divers les cloches retentissent
Et l'encens le plus pur fume au pied des autels!

Les plus indifférents, de la demeure sainte
En ce pur et glorieux jour
S'approchent, franchissent l'enceinte
Puis y laissent leur cœur puiser un peu d'amour!

Et là, la majesté de la cérémonie
Leur redit du Très-Haut la grandeur infinie :
L'orgue à la grandiose harmonie
Laisse ses sons vibrants rouler et retentir,
Exprimant tour à tour l'amour et la colère....
Un accord semble dire : espère;
Un autre leur dit : Aime ! un autre : Repentir !
Puis un prêtre monte à la chaire
Où tant de fois il est monté,
Et sa bouche douce ou sévère
Laissant tomber la vérité
Déroule avec solennité
Du jour le glorieux mystère :

« Le Christ sous son pied triomphant
« Dit-il, — vient d'écraser la tête du serpent;
« Un hymne de réjouissance
« Résonne au ciel; l'enfer a rugi d'impuissance!

« Ah! dans chaque goutte de sang
« Que répandit pour nous le Sauveur innocent,
« Merveille en merveille féconde,
« Se trouvait enfermé le prix de tout un monde;
« Le monde eût été racheté
« Par un pleur, un soupir du Dieu de vérité!
« Mais dans sa tendresse profonde
« Il a voulu mourir sans l'avoir mérité!
« Né comme nous, né d'une femme
« Il souffrit comme nous, puis sur la croix pour nous
« Il fut percé de mille coups!
« Et cette mort aux yeux des mortels, vile, infâme,
« C'est le triomphe de l'amour!
« Sacrifice sublime, elle donne en ce jour
« Le salut, la vie à notre âme!

. . . .

« Un homme généreux a mis dans le tombeau
« Son corps sanglant, triste lambeau.

. . . .

« Puis, bientôt des soldats, vigilante cohorte,
« Sont venus veiller à sa porte ;
« Mais des faibles humains pour le maître des cieux
« Que sont les bras, que sont les yeux ?
« Foudroyés de terreur en présence de l'Ange
« Ils sont renversés dans la fange!
« Le tombeau s'est brisé : le Christ victorieux
« A pris un essor glorieux,
« Et laissant sous ses pieds les plages de la terre,
« Il revêt auprès de son Père
« Son vêtement de gloire et d'immortalité!
« Hosannah!... l'homme est racheté!.... »

. . . .

. . . .

. . . .

« Mais lorsqu'en sa bonté l'Homme-Dieu nous délivre,
« Que son sang nous rachète et sa mort nous fait vivre,
« Ce n'est pas seulement du règne des enfers
« Qu'il prétend nous sauver, il brise tous nos fers :

« Il apprend au monarque élevé sur le trône
« Que la noble équité doit être sa couronne!
« Aux juges des mortels il dicte leur devoir,
« Aux ministres des rois, les bornes du pouvoir;
« Jusqu'à l'avénement de l'Homme-Dieu, la femme,
« Des hommes subissait la dépendance infâme,
« Et sans cesse abusant de ses droits, le plus fort
« Du plus faible en ses mains tenait le triste sort;
« La moitié des humains à l'autre était soumise :
« Le Christ paraît : la femme en ses droits est remise!
« Elle reprend enfin sa juste dignité;
« Bien plus, le chrétien rend un culte à la beauté!
« Des esclaves peuplaient les demeures de Rome :
« L'homme affranchi soudain devient l'égal de l'homme!...
« Parmi les fils de Dieu, plus de distinction;
« Un seul but : le bonheur de la sainte Sion :

« Les mortels ont repris leur noblesse première ;
« Eclairés aux rayons de la grande lumière
« Ils marchent d'un pas sûr dans le sentier égal
« Où sauvés à jamais des ténèbres du mal
« Et guidés aux reflets de l'astre qui féconde,
« La foi, soleil puissant, de ses feux les inonde!....

. . . .

« Mais lorsque de ses dons le Christ vient l'enrichir,
« Qu'au prix de tout son sang il daigne l'affranchir,
« Ah! l'homme, l'homme ingrat le renie et l'outrage!
« Il semble préférer son antique esclavage
« A la liberté sainte, à ce culte d'amour,
« L'onde trouble à l'eau pure et la nuit sombre au jour!

. . . .

« Venez, venez, vous tous qui fermant votre oreille
« Et chérissant l'erreur où votre âme sommeille

« Résistiez à la voix dont vous étiez pressés,
« C'est le jour de la grâce, accourez insensés !...
« Le Sauveur vous appelle ! en son sein dont la lance
« A répandu le sang que tout pécheur s'élance !
« Il y pourra trouver, à la place du sang
« Cette eau dont les doux flots rendent l'homme innocent ;
« Cette eau qui purifie une âme criminelle,
« Cette eau qui rejaillit à la vie éternelle,
« Cette eau qui dans nos seins comme un port abrité
« Place un gage de vie et d'immortalité !...»

....

....

Longtemps il parle encor de sa voix simple et grave...
La sainte vérité dans notre âme se grave ;

Dans un élan pieux nous nous agenouillons ;

Rendus simples de cœur, nous croyons, nous prions !...

Notre hymne pur s'envole au Dieu qui nous contemple;

Les chants sont terminés;... nous quittons le saint temple ;

Aux sublimes accords du grandiose instrument,

Pensifs et recueillis nous marchons lentement ;....

Une émotion douce en nos regards scintille ;

Regagnant notre toit, réunis en famille,

Loin du monde et du bruit nous finissons ce jour

Qui longtemps dans nos seins laisse un reflet d'amour!...



L'INSPIRATION.

Veni sancte spiritus.

L'INSPIRATION.

Depuis l'antique et triste chûte
De notre premier père au céleste jardin,
Qui nous sépare de la brute
Et dans le premier rang place notre destin?...

Sur cette terre de passage
Seraient-ce nos cités, seraient-ce nos combats?...
Mais le castor bâtit et l'animal plus sage
S'aime et ne se déchire pas!

Serait-ce notre intelligence?...
Combien de fois la brute en laissa-t-elle voir!...
Est-ce notre vaine prudence?...
Mais son instinct secret lui laisse tout prévoir!...

❂

Non, non, ce qui de notre fange
Nous fait sortir ici sereins et radieux,
Ce qui nous rapproche de l'Ange,
Nous ravit jusqu'au ciel et parfois nous fait dieux;

❂

Oh! c'est l'harmonieux délire
Qui vibre dans nos seins comme un doux instrument;
Ce sont les notes que la lyre
Sous nos doigts inspirés exhale au firmament!...

❂

C'est l'enthousiasme sublime
Qui de son feu puissant vient embraser nos cœurs :
C'est ce chant, cette voix intime
Qui plonge tous nos sens en de chastes langueurs !...

⚬

Oui c'est là de notre origine
Le reflet affaibli, mais un garant bien sûr!...
Ange formé de main divine,
C'est le rayon gardé dans ton cachot obscur !



LE DERNIER SOUPIR

du Barde chrétien.

Le poète oubliant le fardeau de misère
Dont il est accablé
Va lever rayonnant son regard qui naguère
De pleurs était voilé.

ANTOINETTE QUARRÉ.

LE DERNIER SOUPIR DU BARDE CHRÉTIEN.

L'instant est donc venu! tu m'ôtes à la terre,
Cette terre d'exil, de douleurs, de misère,
Pour m'enivrer de ton bonheur :
Je me sens inondé d'une céleste flamme
Et je ne puis trouver qu'un seul cri dans mon âme :
Gloire à toi, gloire à toi Seigneur!

❧

Je vais donc entonner les hymnes de victoire!...

Je vais donc t'admirer au milieu de ta gloire

Dieu que j'ai tant de fois rêvé!

J'attends la mort, Seigneur! prends-moi!... qui te retarde?...

Cygne couvert de fange, ici le triste barde

De chagrin se voit abreuvé.

❧

Combien d'hommes pour qui la nature est muette!...

Pourrait-il mériter le beau nom de poète

Si de tous il était compris;

C'est en berçant son âme aux doux concerts qu'elle aime,

C'est en se recueillant en leur charme suprême

Qu'il se console du mépris.

❧

Car il n'a pas de fiel : son cœur est une lyre !
Noblement orgueilleux regardez le sourire
Aux vaines clameurs des méchants !
Quand il croit le juger.... l'homme le calomnie !
A sa taille de nain mesurant le génie
Que sait de lui ?.. quelques chants !..

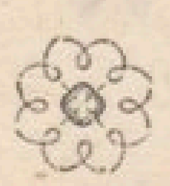
⁂

Mais parce que son œil voit plus haut que ce monde,
Qu'il aime à s'enfermer dans une paix profonde
Loin des troubles de la cité,
Son dédain des honneurs qu'il appelle fumée,
Son mépris des plaisirs et de la renommée
Leur paraît : incapacité !

⁂

La gloire, fiers humains, dites, est-ce de vivre
Dans votre souvenir, si pénible à poursuivre,
Quelques heures ou quelques jours?...
Mais le trépas est là qui nous presse et nous foule;
Combien d'illustres noms proclamés par la foule
Se sont effacés pour toujours!

....



Et toi, toi ma compagne, ô chaste poésie,
Priveras-tu mon sein de ta pure ambroisie
Parce que je quitte ce lieu;
Non, non! C'est dans le ciel qu'on trouve ce qu'on aime!
L'onde tarirait donc à sa source elle-même,
La poésie.... elle est en Dieu!...

Ah! que de fois mon sein tressaillit d'espérance,

Que je sentis de fois se calmer ma souffrance

Quand je pensais à toi, beau ciel!

Ce penser, divin baume au feu qui le consume

Rassérénait mon cœur, et de mon amertume

Je sentais s'adoucir le fiel.

❧

Oui! mortel ignorant, déjà sur cette rive

Mes fibres tressaillaient et mon âme captive

De désirs frémissait en moi!..

Oui, déjà dans ce corps, triste maison de fange

Je sentais par moment l'hôte qui tient de l'ange

Avec amour se perdre en toi! —

❧

Et j'appréhenderais que mes flots de pensée

Périssent avec moi, que mon âme glacée

Cessât d'adorer, de sentir!

Non ce n'est pas en vain qu'en ta pure sagesse

Tu me donnas ce feu qui consume sans cesse :

Mes vers étaient tous.... un désir!...

❧

Et tu vas le combler!... oui je vais te connaître

Lumière des soleils, source immense de l'être!

Mon âme jusqu'à toi va s'élancer d'un bond!

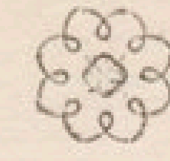
Je vais lever le voile sombre

Qui couvrait ton éclat profond;

Je vais te contempler face à face et sans ombre!

De tes perfections sans nombre,

Mon œil s'égarera dans l'abîme sans fond!



Et vous, rares mortels qui sur ma triste route,
Quelquefois de mon cœur avez chassé le doute
En plaignant ma souffrance et me pressant la main,
Venez, venez avant que cette voix amie
Pour toujours ici-bas ne se soit endormie
Entendre les concerts qui partent de mon sein.

❧

Car maintenant, amis que mon heure dernière
Va sonner pour moi sans effort
Déjà, déjà des cieux je crois voir la lumière
Par l'œil pénétrant de la mort;

. . . .

❧

Qui dira tes torrents de joie
Éblouissant séjour de l'immortel bonheur?...
Flots d'amour où l'âme se noie
En la présence du Seigneur!

❧

Doux palais, immortel empire,
Dont un Dieu même est le flambeau,
Sainte cité pour qui tout ce qui vit soupire!
Séjour des séjours le plus beau,
Où toute extase se respire!...

❧

Affranchis pour jamais de toutes passions,
Au sein de la plus pure ivresse,
Mettre une éternité pour découvrir sans cesse,
O Dieu, sans voir la fin de tes perfections!

❧

Contempler sous ses pieds sans voile et sans mystère
Ces mondes infinis que notre œil ne peut voir;
Connaître tous les noms des globes de lumière
Qui roulent dans les cieux le soir!

❧

Puis admirer sans crainte, affranchi de tous voiles
    Le voir vivant, voir de ses yeux
    Cet Être qui du haut d'un trône radieux
    A pour marche-pied ces étoiles !

⁂

Connaître des secrets qu'à peine l'on soupçonne
Au monde où même, hélas ! le rayon est obscur;
Avoir l'amour pour onde, un soleil pour couronne,
    Pour espace, l'immense azur !

⁂

Connaître le grand mot, — le mot de tout système,
Que cherchèrent en vain les sages d'ici-bas;
Toute solution de tout humain problème !
Puis murmurer toujours le mot divin : je t'aime,
Sans se sentir glacé des craintes du trépas.

⁂

Voilà le beau séjour où mon âme s'élance!

Non là ne règnent plus la foi ni l'espérance,

Mais l'amour seul! — l'espoir suppose la douleur!

L'amour dans notre sein, comme un torrent immense

De ses flots éternels chassant toute souffrance

Coule sans laisser vide une fibre du cœur!

❧

La foi? qu'importe au ciel? environnés de gloire

Nul sophisme menteur ne peut nous alarmer!

Des doutes d'ici-bas abhorrant la mémoire

L'amour seul nous convainc : au ciel, aimer c'est croire

Et croire c'est aimer!

❧

Aimer!... et le pouvoir exprimer! le poète

Vainement en ces lieux sent une voix secrète,

Vainement en son cœur a mille hymnes ardents,

Il voudrait dire à tous ce qu'il sent au dedans,

Hélas! et sa langue est muette!

❧

Mais aux plaines des cieux, loin du trouble des sens,

Dégagés pour toujours de la triste nature,

Dieu lui-même a sa créature

Prête d'ineffables accents!

❧

. . . .

Là tout sentiment pur se retrouve avec charmes;

Les terrestres amis conservent l'amitié;

Si l'on plaint les absents, c'est sans trouble et sans larmes

Que l'on y ressent la pitié.

❧

Contemplant les élus, on peut lire en leurs âmes
Les mille chants d'amour qui résonnent sans fin;
Mêler aussi sa note au cantique divin!
Unir son étincelle à leurs brûlantes flammes!...

❧

Puis pendant ce cantique immense, universel,
Que sur leurs harpes d'or accompagnent les Anges,
S'enivrer de Dieu même en chantant ses louanges :
Dans l'excès du bonheur se sentir immortel!

❧

Et dans ce pur bonheur dont le flot vous inonde,
Se souvenant des maux de ce lugubre lieu,
Comparer son ivresse aux misères du monde
Et pensant combien c'était peu,

❧

Se consumer d'amour devant l'Être suprême,

Vouloir s'anéantir en face du grand roi,

Chanter dans son extase : Oh je t'aime!...—je t'aime,

Et c'est trop de bonheur pour moi!...

❧

Connaître! voir!... aimer d'un amour indicible

La suprême beauté qu'on adore à genoux,

Oh non, non, ici-bas ce n'était pas possible

Ce délire eut été trop violent pour nous!

❧

Aussi je meurs!... mon Dieu, je t'aime et je t'adore

De mon cœur qui s'éteint, les battements encore

Se raniment pour te bénir.

....

Ciel!... quels flots de lumière! est-ce déjà l'aurore

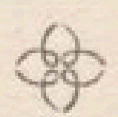
Du jour qui ne doit pas finir?...



NOTE.

Ce volume terminé, nous nous apercevons trop tard que deux morceaux destinés au 3e volume, ont été insérés dans celui-ci, par mégarde; cela doit être attribué à la rapidité de l'impression, à la distance où l'auteur était de l'imprimeur, et n'étant pas d'ailleurs d'une importance assez grande quant au plan et au but général de l'ouvrage, restera ainsi.

TABLE.




FIN.

Genève.—Imprimerie Robert et Ce, rue des Allemands-Dessous, 51.

